

Et à personne d'autre. –J.

Si tu le trouves, ne l'ouvre pas avant le tonnerre.



Ce tampon marque ce qui n'arrive que dans le livre : toi, ne le fais pas. Si ça dure plusieurs pages, il y a écrit DÈS ICI et JUSQU'ICI. Pour un vrai orage, c'est la dernière page qui décide. –J.

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 2

Ne pas ouvrir avant le tonnerre

Lui Eriksson



TAILLE XL · Roman illustré · 13+

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 2

Ne pas ouvrir avant le tonnerre

Deuxième livre de la série. Le premier : « Ce colis mord ».

Texte et illustrations : Lui Eriksson

Version française : LinguAula

TAILLE XL · Roman illustré · 13+

Première édition : 2026

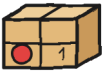
© 2026 Lui Eriksson · info@linguaula.com

Photocopiable librement, pour la classe et pour la maison.

Polices : Andika, Patrick Hand, Caveat et Courier Prime (licence SIL OFL).

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

Aucun tonnerre n'a été blessé pendant l'écriture de ce livre. —J.



CHAPITRE 1

Chasseur d'orages

Dans la boutique d'en face, il y a un colis qui tremble.

Samedi dernier, il n'a bougé qu'une seule fois. Depuis, il n'a plus arrêté : un tremblement fin et continu, comme celui d'un petit chien dans la salle d'attente du vétérinaire. Ça fait sept jours. Chaque jour, un peu plus.

Et moi, j'ai un carnet neuf.

Mon carnet 1 est fini. Mara, la patronne de Livraisons Impossibles, m'a donné celui-ci : couverture bleue et, dans un coin, le tampon rouge de la boutique. Sur la première page, j'ai écrit le titre, avec un mot nouveau :

CARNET DE LIVRAISON 2 · de Gus. OFFICIEL.

« Officiel » veut dire que je le lis en premier. Officiellement. –].

Mara dit qu'on ne dessine pas dans les carnets officiels. On verra : celui-ci a déjà un dessin.

Ce qu'il faut savoir sur l'autre carnet : il y a deux samedis, Juliette (celle des notes vertes) et moi, on a livré, de nuit, sur une passerelle et sans aucun adulte, un œuf que personne n'avait réussi à livrer depuis des années. Maintenant, c'est Miette, un bébé dragon qui copie tout ce que je fais. Mara, la sorcière de la boutique, nous a punis : tous les samedis là-bas, à dix heures. Je suis le nouveau du quartier, et presque tout ce qui est à moi est encore dans des cartons.

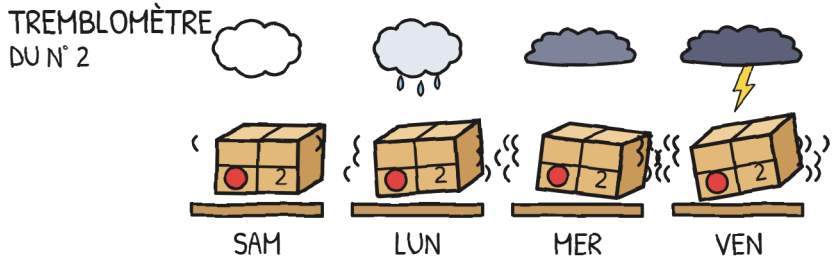
Celui qui tremble, c'est le n° 2. Il est sur l'étagère des retours et il porte une étiquette que je connais par cœur : je l'ai lue tous les après-midi de cette semaine, debout et sans y toucher, pendant que Mara faisait semblant de ne pas me voir :

- N° 2 · FRAGILE.
- DESTINATION : Flora, 9, rue du Canal.
- INSTRUCTIONS : NE PAS OUVRIR AVANT LE TONNERRE.
- EXPÉDITEUR : R.

Tout autour, vingt-trois tampons RETOUR. Je les ai comptés deux fois, au cas où l'un d'eux serait tombé.

Un retour, c'est un colis que personne n'a pu livrer : si celui qui le reçoit ne signe pas l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas, à l'aube il retourne en volant sur son étagère, à la queue leu leu, comme des canards. Il en reste dix-neuf : c'est écrit sur le mur, en vert, de l'écriture de Juliette, et ce que Juliette écrit en vert ne s'efface pas. C'est toujours la même personne qui les envoie tous : R., dont on sait seulement que l'écriture est très mauvaise.

Chaque après-midi, je notais à quel point il tremblait et le temps qu'il faisait : c'est comme ça qu'est né le TREMBLOMÈTRE DU N° 2. Vendredi, le nuage avait un éclair dedans.



Il ne tremble pas de peur : il tremble parce qu'un orage arrive. Samedi, à six heures du soir. J'ai vérifié la météo six fois. —J.

J'ai lu la note deux fois. La deuxième, seulement la partie des six heures.



Samedi, à dix heures, Mara (chapeau violet, tampon qui lâche des étincelles à l'odeur de bougie qu'on vient de souffler) nous attendait derrière le comptoir avec le n° 2 dans les mains. Pas sur l'étagère : dans les mains. À côté du tampon, il y avait toujours la grenouille en caoutchouc, à moi depuis qu'elle n'était plus à personne. Et Tony, le livreur d'ÉCLAIR, était debout, casque sur la tête : les samedis, c'est aussi sa punition, et Tony fait ses punitions comme il livre, à l'heure et sans rien enlever.

— Vingt-trois fois, je l'ai apporté moi-même, a dit Mara. Et jamais pendant un orage.

Mara a repassé l'étiquette du pouce. J'ai regardé la vitrine, de plus en plus grise : le trajet d'aujourd'hui n'allait pas ressembler aux autres.

— Celui-ci, a annoncé Mara, c'est vous qui allez le livrer. Cet après-midi.

Juliette a fait un bond si haut qu'elle a presque touché le panneau RESTE 19, et en retombant elle parlait déjà. Moi, je n'ai pas sauté : je suis resté avec deux mots, « cet après-midi », et une heure, six heures, qui pesaient plus lourd que le colis.



Mara a posé trois conditions, qu'elle a comptées sur ses doigts :

1. Vous partez à cinq heures, avant l'arrivée de l'orage, et vous restez chez Flora jusqu'à ce qu'il soit passé.
2. Vos familles le savent déjà, et Flora aussi.
3. La règle est celle de l'étiquette : on n'ouvre pas avant le tonnerre. Et il faut que ce soit celui d'au-dessus : ceux de loin ne comptent pas.

J'ai reconnu le truc : c'étaient presque les règles du sermon de Vera, qui s'occupe de Miette, mais dites avant et non après. Mara n'était pas là pendant le sermon et elle l'a su quand même : dans ce quartier, les sermons arrivent avant les colis.

— Et vous, vous ne venez pas ? a demandé Juliette.

— J'ai des choses à faire ici, a répondu Mara, et elle a regardé par la vitrine le ciel, qui virait au gris.

Au bout du comptoir, il y avait une couverture pliée, des cache-oreilles de ski et une casserole. J'ai tout vu. Je suis resté à regarder le colis.

Alors Juliette m'a regardé, moi.

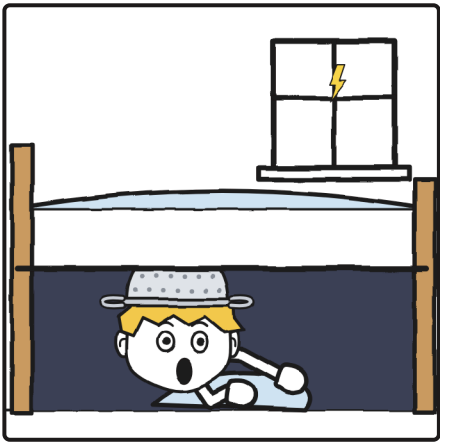
— Et toi, tu aimes les orages ?

Elle l'a demandé droit dans les yeux. J'aurais pu dire la vérité. J'ai dit ceci :

— Je les adore. Dans mon ancien quartier, j'étais chasseur d'orages professionnel.

Dans l'autre carnet, un mensonge a mis un jour et une nuit à revenir. Dans celui-ci, j'ai décidé de lui épargner le trajet : j'ai dessiné le mensonge ce matin-là même et, dans la case d'à côté, la vérité.



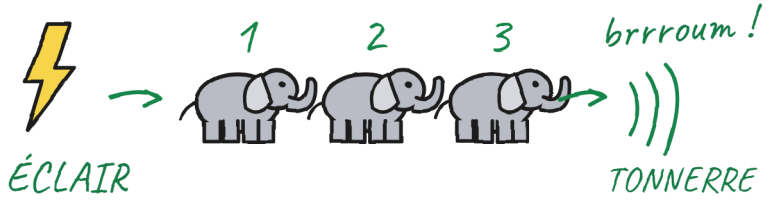


La passoire, c'était celle de la cuisine, en acier, avec deux anses. Elle n'arrêtait pas la foudre. Moi, ça m'aidait d'avoir quelque chose sur la tête. Maintenant, elle était dans un carton du déménagement, à côté des ciseaux que ma mère cherchait depuis une semaine.

Juliette m'a appris à compter un orage, dans mon carnet, sans demander la permission et en vert.

On compte depuis l'éclair jusqu'au tonnerre, en éléphants : « un éléphant » dure une seconde, à peu près, et tous les trois, ça fait un kilomètre. Comme ça, on sait à peu près à quelle distance est tombé cet éclair ; où tombera le suivant, non. Ce que le compte ne dit pas non plus, c'est quand on peut sortir, et ça,

selon Juliette, c'est une autre règle, sans dessin : une demi-heure après le dernier coup de tonnerre.



un éléphant, deux éléphants, trois éléphants...

1 éléphant = 1 seconde

3 éléphants = 1 kilomètre (à peu près)

0 éléphant = AU-DESSUS !

↖ C'est le tonnerre de l'étiquette.
Ceux de loin n'ouvrent pas le colis.

Plus d'éléphants : cet éclair est tombé plus loin.

Si tu entends le tonnerre, même au loin : à l'abri !

J'ai essayé à voix basse et mes éléphants sont sortis hyper rapides, de ceux qui ne servent à rien. Moi, je n'avais besoin de rien compter, parce que j'adore les orages, mais je l'ai noté, au cas où.

Tony a lu l'étiquette par-dessus mon épaule, comme il lit tout ce qui n'est pas à lui.

— ÉCLAIR ne livre pas quand il y a un orage, a-t-il dit, et il nous a montré les petits caractères de son sac à dos jaune : LIVRAISONS ÉCLAIR · DIX MINUTES OU C'EST GRATUIT et, avec la loupe de Juliette, un astérisque : *Sauf orage.

— Il n'y a pas encore d'orage, a dit Juliette.

Tony a relu les petits caractères, au cas où il y aurait un mot sur le « pas encore ». Il n'y avait rien.

Alors Tony est venu avec nous. Il compte les éléphants d'un coup, « undeuxtrois ! », comme s'il s'agissait d'une livraison. D'après Tony, tous les orages sont à un kilomètre. Je ne sais pas si c'est du courage ou un manque d'éléphants.



À cinq heures, j'ai traversé la rue pour aller chercher mon ciré chez moi ; Juliette m'a attendu dans le hall. Ma mère m'attendait sur le palier, le ciré pendu au bout de sa main. Elle a une théorie sur l'orange : ça se voit de loin. Je n'ai jamais su d'où elle compte regarder.

— Mets le ciré orange, a-t-elle dit. Tu veux vraiment y aller ? Toi, quand il tonne…

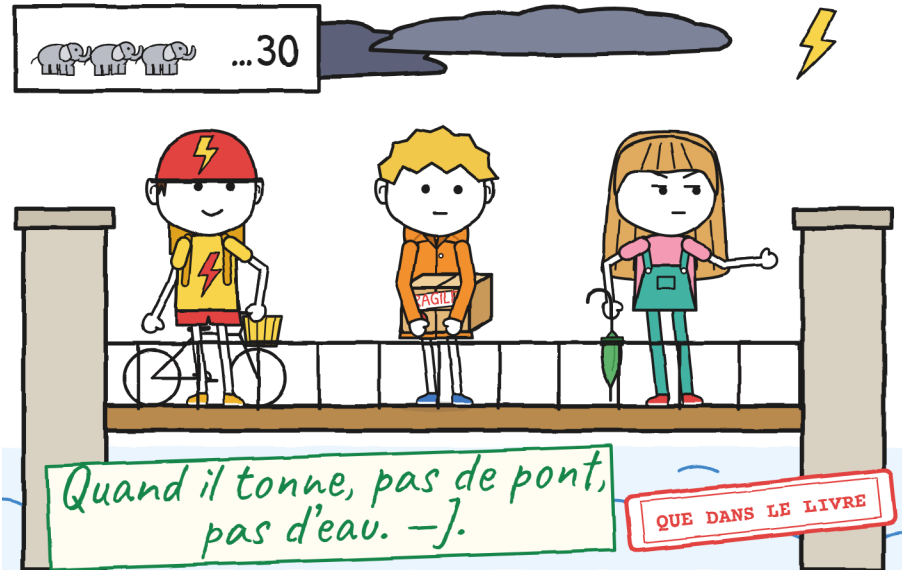
— AU REVOIR, MAMAN !

J'ai dévalé l'escalier quatre à quatre. J'avais calculé qu'avec l'écho de la cage d'escalier, la moitié de la phrase de ma mère se perdrait en chemin. Elle ne s'est pas perdue. Juliette était en bas.

« Toi, quand il tonne… » QUOI ? –].

On a traversé le Grand Pont sous un ciel de plus en plus noir. La nuit, on le lève pour laisser passer les bateaux ; le jour, tout le monde le traverse, et à cette heure-là il n'y avait que nous et un monsieur pressé qui allait en sens inverse, ce qui est le bon sens quand un orage arrive. Je portais le n° 2 à deux mains, bien droit. Tony poussait son vélo : c'est le plus lentement que j'aie jamais vu avancer ÉCLAIR sans qu'il soit perdu.

Au milieu, Juliette a fait à l'eau son salut sec, de la main, bref, sans sourire, comme à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Elle le fait depuis la nuit de la passerelle. Je crois que c'est un marché : elle salue et l'eau la laisse passer.



Très loin, le ciel s'est allumé.

Ça a été un clignement derrière les nuages, sans bruit, comme quand quelqu'un allume et éteint la lumière d'une pièce où tu n'es pas. Juliette s'est arrêtée net et a compté des éléphants à voix basse, les yeux fermés. Elle a compté trente avant d'entendre quoi que ce soit. J'ai compté avec elle, dans ma tête, avec mes éléphants hyper rapides, et il m'en est sorti quarante-deux.

Brrroum.

— Environ dix kilomètres jusqu'à cet éclair, a-t-elle calculé. La météo annonce l'orage pour six heures.

— Ça a tonné ! s'est exclamé Tony. On peut déjà l'ouvrir ?

— Celui-là ne compte pas pour ouvrir le colis, a dit Juliette, sans ouvrir les yeux. Il est à dix kilomètres ; celui de l'étiquette est celui d'au-dessus : zéro éléphant. Mais on l'entend déjà : à l'abri ! Courez !

J'ai couru jusqu'à la rue du Canal, en faisant comme si je n'avais rien entendu. Ni le brrroum ni les six heures.

— C'était un hoquet ? a demandé Juliette, sans ralentir.

— Non, ai-je dit. Hic !

Tony s'est plié sur son guidon et il a tellement ri que le vélo est parti de travers. Juliette n'a pas ri. Elle a plissé les yeux, comme quand elle lit quelque chose qui n'est pas écrit.

Un coup de tonnerre, un hoquet : ça m'arrive depuis tout petit. Si l'orage est loin, ça s'arrête à un ; s'il est juste au-dessus, il en vient un autre, et encore un autre, toutes les trois secondes,

jusqu'à ce qu'il s'en aille. Ce n'est pas de la peur. C'est mon corps qui le fait sans me consulter, comme grandir ou éternuer, et, comme grandir, ça ne s'arrête pas en faisant semblant de rien. Je le sais : j'ai essayé avec toutes les têtes.



Ça s'appelle la peur. —J.

Dans la rue du Canal, Vera, celle aux cheveux roux, nous attendait déjà à la porte de la Maison des Dragons, collée à celle de Flora, avec Miette dans les bras. Dès qu'elle m'a vu, Miette a pris ma tête : elle le fait toujours, elle me regarde une seconde, vérifie quelle tête j'ai et se la met.

J'ai posé le n° 2 dans le panier du vélo de Tony et j'ai ouvert les bras.

— C'est son premier orage, a dit Vera, et elle me l'a confiée. Elle te copie tout, Gus. Même ce que tu ressens. Et si elle prend peur, ne tire pas sur elle : elle s'accroche. Quand ce sera fini, trois coups sur le mur du patio de Flora et je viens la chercher.

— Moi, je ne ressens rien, ai-je répondu. J'adore les orages.

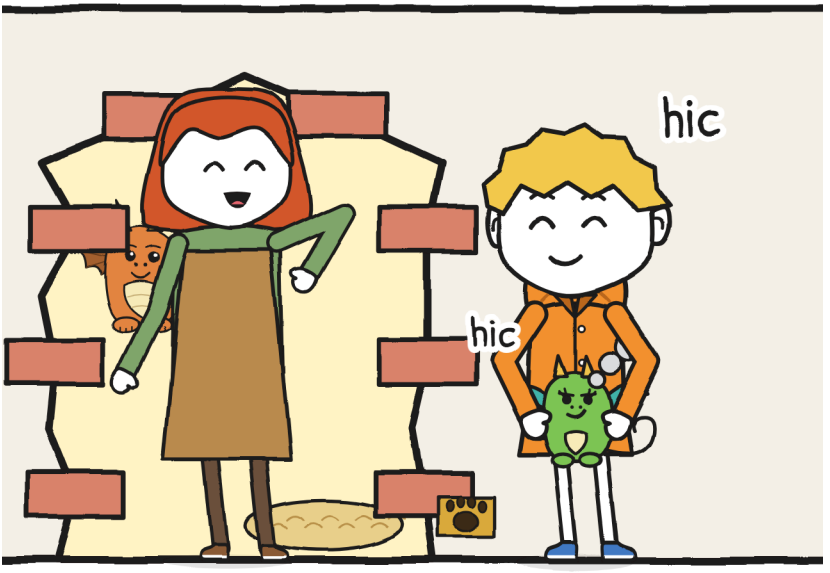
Je l'ai dit en bombant le torse, et Miette, dans mes bras, a bombé le torse pareil, le cou tendu : le portrait craché de quelqu'un qui adore les orages, en deux tailles. Vera nous a regardés tous les deux, l'un sur l'autre avec la même tête, et elle n'a rien dit. Vera garde les choses pour le moment où elles servent.

Au loin, il a tonné. J'ai fait hic. Miette a fait hic, et de la fumée lui est sortie du nez.

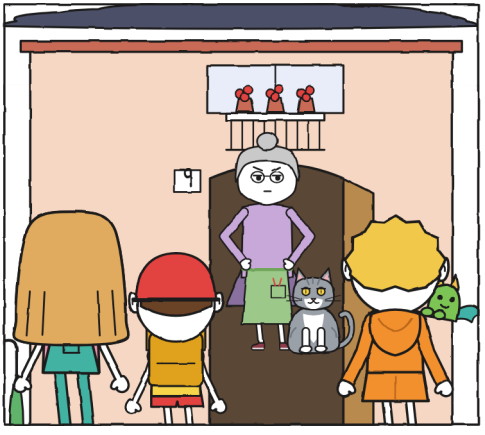
— À l'intérieur, tout de suite, a coupé Vera, et elle nous a poussés vers la porte de Flora.

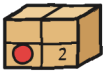
La maison de Flora est celle aux géraniums, ceux du balcon d'où une dame nous a regardés il y a deux samedis, l'arrosoir en l'air.

Elle a ouvert la porte avant qu'on ait frappé : une dame au chignon gris et aux lunettes, avec un tablier vert de jardinière plein de poches et, entre les pieds, un chat gris à la poitrine blanche qui nous a regardés comme un colis qui n'était pas pour lui. Elle a regardé la boîte. Elle a regardé le ciel. Elle a regardé Miette. Dans cet ordre, en consacrant à chaque chose le même temps, c'est-à-dire peu.



— La petite de Vera. Qu'elle ne me roussisse pas mes fougères, a-t-elle dit. Entrez, la pluie arrive. Mais je vous préviens : je ne signe pas pour des cailloux.





CHAPITRE 2

Tonnerre !

La cuisine de Flora est pleine de plantes : sur la table, par terre, suspendues au plafond. À elles toutes, elles laissent des couloirs où il faut savoir marcher. Les fougères, celles que Miette ne devait pas roussir, étaient juste à la hauteur de son nez.

Au fond, une porte vitrée donne sur une serre ; celle de derrière, en bois, avec une vitre en haut et une chatière en bas, donne sur le patio. À travers la vitre, on voyait la pluie commencer à tomber sur les dalles. Ça sentait la terre mouillée, une odeur que je connaissais des parcs et pas des cuisines.

Sur la vitre de la serre, il y avait des gouttes peintes. L'une s'est mise à monter. Une autre l'a doublée.

— Des vitres enchantées de R., a dit Flora. La pluie passe quand je veux. La foudre, jamais. Le bruit passe toujours, on n'y peut rien.

Je l'ai gardé pour la fiche de R. : R. savait fabriquer des vitres enchantées, mais en vingt-trois essais n'avait pas réussi à livrer un bocal.

Sur le frigo, un aimant retenait une photo. Et à un clou, près de l'évier, entre une poêle et un bouquet d'herbes sèches, pendait une passoire en acier avec deux anses. Je l'ai vue en entrant, avant les plantes : on voit tout de suite ce qu'on cherche depuis une semaine dans les mauvais cartons.

Tony a mis son vélo dans le couloir, à cause de la pluie, et il est resté à côté, à la porte de la cuisine, la moitié du corps dedans : c'est comme ça que Tony entre dans les endroits qui ne sont pas à lui. Le chat est passé entre ses jambes, et Tony s'est écarté plus que nécessaire pour le laisser passer. J'ai pensé qu'il ne voulait pas qu'on frôle son vélo.

Flora a posé la boîte sur la table, a écarté deux pots d'un coup de coude et l'a ouverte sans demander. Sans demander et sans lire l'étiquette : elle savait par où cède le carton d'une boîte qu'elle avait ouverte bien des fois. Dedans, dans la paille, il y avait un bocal en verre avec un bouchon de liège, et dans le bocal, huit petites boules grises.

— Il est écrit qu'on n'ouvre pas avant le tonnerre ! a crié Juliette.

Juliette a pointé l'étiquette du doigt. La troisième condition de Mara avait duré le temps qu'il faut à une dame pour soulever un rabat.

— Aujourd'hui, j'ai ouvert la boîte, pas le bocal, a dit Flora. Ce qu'il y a dedans, je le sais déjà : R. m'a promis des lampions et m'envoie des cailloux.

Ça a sonné comme une vieille plainte, de celles qu'on ne dit plus pour que quelqu'un les entende, mais parce que c'est le moment de la dire. J'ai regardé le bocal. Les boules étaient grises, lisses, comme de petites noix, et immobiles comme seuls les cailloux savent l'être. Je n'aurais pas su dire que ce n'en étaient pas. Dans le carnet, à côté du bocal, j'ai mis une flèche : « des cailloux ? ». Quelqu'un en a ajouté une autre, en vert : « des lampions ? ».

— C'est quoi, un lampion ? ai-je demandé.

Ceux que je connaissais étaient en papier, de couleur, et on les accrochait à une corde entre deux balcons pour les fêtes ; ils duraient jusqu'à la première pluie. Mais je n'avais pas l'impression non plus qu'on envoie des cailloux avec un tampon.

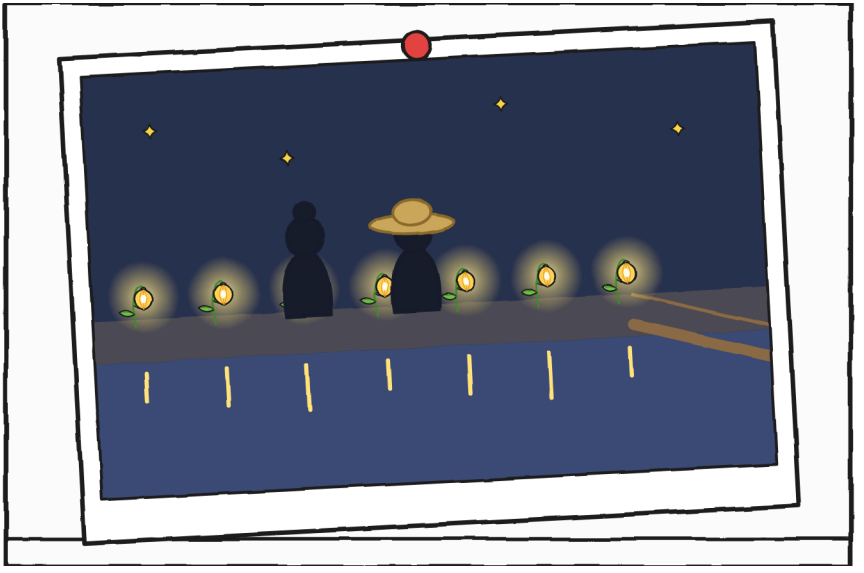
— Chez ÉCLAIR, les cailloux se facturent au kilo, a dit Tony depuis la porte.

Personne n'a fait attention à lui. Lui non plus.

Flora est allée au frigo, a décroché la photo de l'aimant et l'a posée sur la table, devant nous, à côté du bocal.

C'était une vieille photo : la promenade du canal, de nuit, avec une rangée de petites lumières basses et rondes sur la rive, l'une derrière l'autre, jusqu'à l'endroit où commence la passerelle. Ce n'étaient pas des lampadaires : elles sortaient du sol, comme si quelqu'un avait semé des ampoules. Au premier plan, de dos, deux personnes plantaient quelque chose : l'une avait un chignon ; à côté, un chapeau de paille si grand qu'il cachait qui se

trouvait dessous. Je n'ai pas posé de question sur le chapeau. Flora n'a rien dit du chapeau. Entre les deux silences, il y avait de la place pour une personne entière.



— Des plantes qui gardent la lumière des éclairs et éclairent toute la nuit, a dit Flora. Les graines, c'est R. qui les apportait, déjà réveillées, les nuits d'orage ; moi, je mettais la terre. Je n'en ai jamais vu une endormie. Les lampions se sont éteints, un à un, et R. a cessé de venir : maintenant, R. envoie ce bocal.

Flora a remis la photo sur le frigo. Elle est restée de travers. Elle l'a redressée d'un doigt et elle est restée là un moment de plus.

Voilà pourquoi le canal était si sombre. Les lumières de la passerelle s'étaient éteintes et personne ne les avait rallumées. Voilà pourquoi elle fait si peur.

Elle faisait peur. À moi, beaucoup : je l'ai traversée dans le noir. –].

Juliette a écrit cette note sans quitter des yeux la photo du frigo. La passerelle, c'est la planche au-dessus du canal qu'on a traversée il y a deux samedis, elle à reculons et moi lui disant où mettre les pieds.

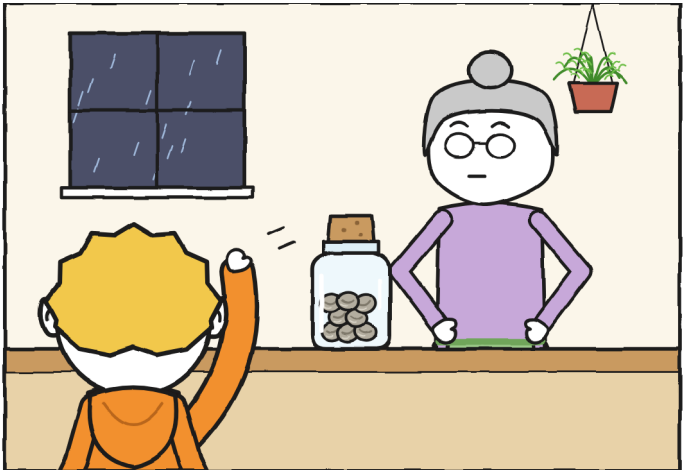
— R. tient toujours parole, a dit Flora. Même en retard. Cette fois, R. a fait erreur.

J'ai noté les deux phrases sur une fiche à part, celle des listes qui grandissent : CE QUE NOUS SAVONS DE R., avec, en guise de portrait, un point d'interrogation. Elle avait deux lignes, toutes les deux du carnet 1 : la mauvaise écriture, selon Mara, et la tête de Vera en lisant l'initiale. Avec celle des vitres, ce soir-là elle en a gagné trois de plus, et le portrait n'a pas changé.

— Et vous, vous l'avez déjà ouvert après un coup de tonnerre ? ai-je demandé.

Flora m'a regardé par-dessus ses lunettes. J'ai baissé la main, que je ne sais pas pourquoi j'avais levée pour poser ma question.

— Moi, je n'attends personne, a-t-elle dit. Pas même un tonnerre.



Juliette a hoché la tête sans s'en rendre compte. Je l'ai remarqué, et je me suis tu.

Le chat de Flora s'appelle Tonnerre. C'est écrit sur sa gamelle bleue, en lettres blanches, à côté de la chatière, et je l'ai copié dans le carnet, avec un dessin de la gamelle et en majuscules, parce que ça va compter plus tard : TONNERRE. Je note les noms de tout ce qui pourrait me faire peur ; je l'ai appris avec un colis qui s'est révélé avoir des dents. Il est gris comme un nuage de pluie, avec la poitrine blanche et les yeux jaunes, et quand il se couche près du frigo, il ronronne si bas et si longtemps qu'on dirait un tonnerre lointain, de ceux qui ne me donnent pas encore le hoquet.

Pendant qu'on attendait l'orage, il s'est passé plein de choses dans la cuisine, et rien du tout.

Juliette tambourinait sur la table avec les doigts, tac, tac, tac, à côté du bocal, au rythme de quelqu'un qui a regardé six fois la météo et veut maintenant que ça commence. Flora a ouvert une boîte de biscuits et l'a posée au milieu sans dire « servez-vous » ; on a compris. Tony, qui n'avait pas enlevé son casque même pour ça, mordait dans un biscuit quand il a tonné, au loin, un brrroum qui n'en était presque pas un. J'ai fait hic. Miette a fait hic, et une petite flamme courte est passée devant le biscuit de Tony et l'a laissé tout doré. Tony l'a regardé, l'a reniflé et l'a mangé quand même.

Sans rien dire, Flora a approché un seau d'eau qu'elle avait préparé et l'a posé par terre à côté de Miette. Et Tonnerre, qui jusque-là avait fait comme si on n'existait pas, a vu Miette, a hérissé tout son dos et s'est planté devant elle, la queue en goupillon. Miette s'est cachée derrière mes pieds. Moi, sans m'en rendre compte, je me suis caché derrière Juliette. On s'est retrouvés en file : un chat, un bébé dragon, un garçon et une fille aux doigts sur la table, qui n'a pas bougé.

[Le pire, avec un tonnerre, c'est de l'attendre. —].

L'orage approchait. Ça se voyait à la fenêtre, qui prenait la couleur d'une ardoise, et ça se voyait dans le bocal : les boules, qui jusque-là étaient restées immobiles comme des cailloux, se sont mises à tinter contre le verre, un cling fin que j'ai d'abord pris pour la pluie, puis non. De plus en plus fort. Comme si, dans le bocal aussi, on comptait. Les cailloux ne comptent pas. Je l'ai

pensé sans le dire : Flora m'avait déjà regardé une fois par-dessus ses lunettes.

Juliette comptait à voix basse, à chaque éclair : « Douze éléphants ». « Neuf ». Les nombres baissaient. Et chaque fois qu'ils baissaient, son pied bougeait plus sous la table, tapotant le sol au rythme de rien. Je le voyais de là où j'étais. Je lui ai dit qu'elle allait faire un trou dans le sol ; elle a répondu qu'elle comptait. À Juliette, on ne peut pas dire qu'elle a un pied.

C'est alors que Miette a fait une autre petite flamme, minuscule, sans hic, de pure nervosité, et Tonnerre, qui était à vingt centimètres, a filé comme une flèche par la chatière, dans le patio, sous la pluie, avec un bruit de clapet : clac. Flora a ouvert la porte de derrière d'un coup sec et l'a appelé à grands cris depuis le seuil, de toute la voix qu'elle a, et elle en a beaucoup :

— TONNERREEE !

Si on me le demande, la main de Juliette était sur le bouchon avant le cri. Personne ne me l'a demandé.

Et Juliette a ouvert le bocal.

POP !



Ça a fait un petit bruit rond, de bouchon de liège, qu'on a parfaitement entendu parce que, dans la cuisine, pendant une demi-seconde, on n'entendait plus rien d'autre. Juliette a levé le bouchon avec l'air d'avoir appliqué une règle à la lettre.

— Ça a tonné ! a-t-elle dit.

Ça n'avait pas tonné. C'était Flora qui avait crié. Tonnerre, c'est le chat.

J'ai fait hic, d'ailleurs. Pas parce qu'il avait tonné : parce que quelqu'un avait crié « tonnerre » à deux mètres de moi, et que mon corps ne fait pas la différence. Miette a fait hic avec une petite flamme, et Tony s'est bouché les oreilles à deux mains, trop tard.

Le nom du chat, je l'avais copié un moment plus tôt, à côté du dessin de la gamelle, avec ses lettres blanches, pour que ce soit clair.

Cette page, je l'ai lue après. —J.

Dans le bocal, il n'y avait que huit petites boules grises, froides et immobiles. Rien ne s'est allumé, rien n'a sauté, rien n'a fait cling. Juliette, qui n'est pas de celles qui se rendent du premier coup, les a versées sur la table avec précaution et a sorti la loupe de la poche de sa salopette. Moi, je les ai comptées du doigt : huit. C'est ce que je fais quand je ne sais pas quoi faire. Compter.

— Elles ont un petit trait, a-t-elle dit. Comme un œil fermé.

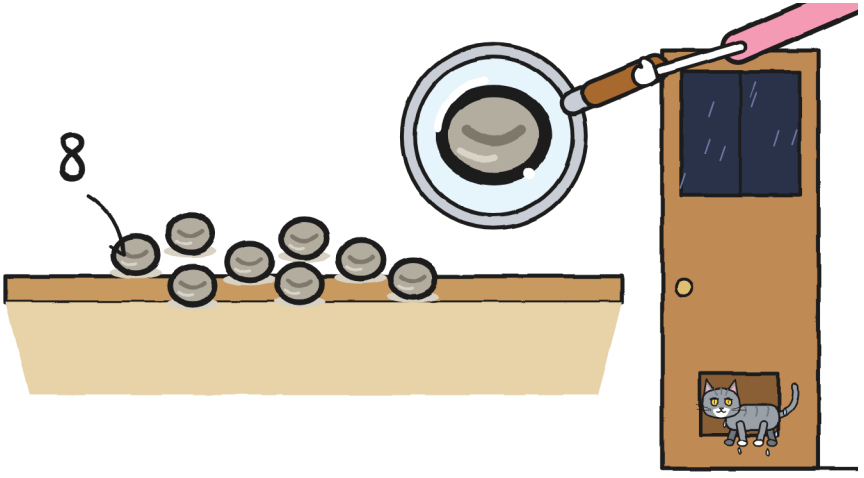
J'ai regardé dans la loupe, qu'on m'a prêtée un instant. Chaque petite boule avait un trait très fin et courbe. On aurait dit une paupière.

Tonnerre est revenu tout seul par la chatière, trempé, le poil collé et deux fois plus petit, et il s'est secoué juste au-dessus du seau de Miette, qui était déjà plein. Flora a fermé la porte de derrière, s'est essuyé les mains sur son tablier et a regardé la table.

— Ce sont des cailloux, a-t-elle dit. Et quelqu'un a ouvert le bocal avant le tonnerre.

Elle n'a pas regardé Juliette en le disant. Ce n'était pas la peine. Juliette est devenue de la couleur de son t-shirt, rose, et

elle a rangé la loupe dans sa poche très lentement, comme si ranger lentement était une façon de n'avoir rien ouvert.



Je ne connais pas grand-chose aux plantes. J'ai eu une lentille dans du coton et elle n'a pas survécu au déménagement. Mais Flora avait dit « je n'en ai jamais vu une endormie », et je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ces petits traits fermés.

— Elles dorment, ai-je dit. Ce sont des graines, pas des cailloux. C'est pour ça qu'il est écrit « ne pas ouvrir avant le tonnerre ». Un tonnerre les réveillera peut-être. Un gros, de ceux qui font trembler les vitres.

Une graine endormie, c'est un caillou avec des projets.

Flora s'est assise, pour la première fois depuis qu'on était arrivés. Elle a regardé les petites boules. Puis elle a dit :

— Si ce sont des graines, qu'elles le prouvent.

Dehors, il faisait déjà presque nuit. Il était six heures. L'heure que Juliette avait regardée six fois.



L'éclair a tout rendu blanc.

Pas d'avertissement. Un instant plus tôt, la cuisine était une cuisine, avec ses plantes, son frigo et son chat mouillé, et l'instant d'après, c'était un dessin en noir et blanc d'une cuisine : chaque feuille découpée, chacun de nous avec son ombre collée au mur, la fenêtre transformée en feuille de lumière. Juliette a ouvert la bouche pour compter et elle n'a eu que le temps de dire « un éléph… ».

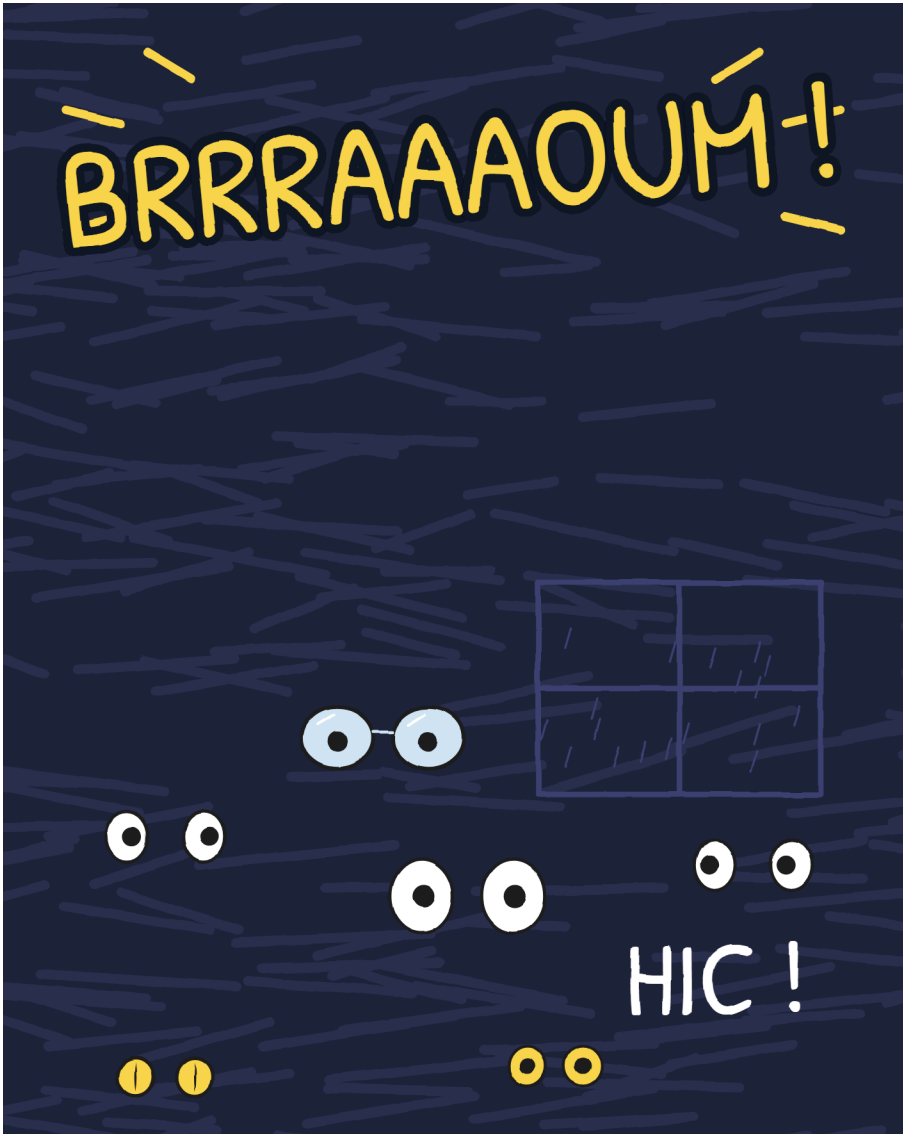
Et alors le vrai est arrivé.

Le tonnerre est arrivé en même temps que l'éclair : l'orage était juste au-dessus de nous. Ce n'a pas été un bruit ; ça a été une poussée. La table, les verres et les vitres ont tremblé, et quelque chose a tremblé en moi qui n'est pas sur le schéma des éléphants. Zéro éléphant. Au-dessus.

Et la lumière s'est éteinte.

Elle s'est éteinte pour de bon, avec ce petit claquement du frigo qui cesse de bourdonner, et la cuisine est devenue noire comme le fond d'une boîte fermée. Il n'y avait plus que des yeux : les miens, que je sentais trop ouverts, ceux des autres et deux jaunes collés à mes bottes. Personne n'a rien dit. On entendait la

pluie sur les vitres et, tout en bas, une respiration petite et rapide qui allait au rythme de la mienne.

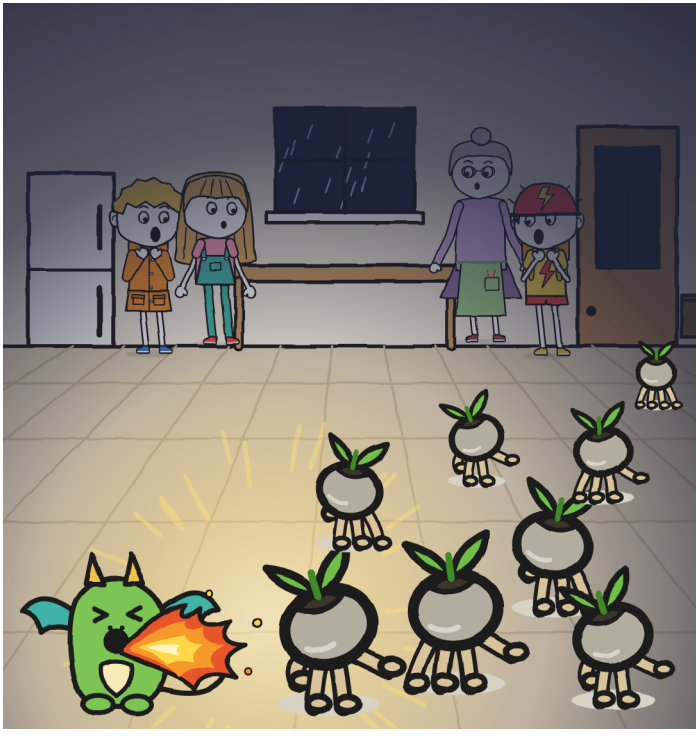


J’ai fait hic.

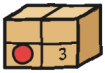
Miette a fait hic, et elle a lâché une flambée.

Pendant une seconde, on a vu toute la cuisine.

La table était vide.



Les cailloux avaient des pattes.



CHAPITRE 3

Ça bouge si on ne regarde pas

Dans le noir, on entendait une toute petite pluie : tic, tic, tic. Celle du dehors tombait. Celle-ci courait sur le sol.

Un éclair.

Les graines étaient plus loin. Immobiles, avec leurs quatre petites pattes et leurs deux petites feuilles. L'une avait laissé une patte en l'air. Elle faisait la même tête que moi quand maman demande qui a touché à quelque chose.

De nouveau dans le noir : tic, tic, tic.

J'ai fait hic. Miette a fait hic. Sa flambée a surpris trois graines en plein pas. Les autres ont continué à courir.

C'est un, deux, trois, soleil. Avec des graines. —].

Flora a allumé sa lampe de poche. Elle l'a braquée sur une graine et l'a clouée sur place. Elle en a visé une autre. La première s'est échappée.



— Ce sont des graines ! Elles sont réveillées !

Elle avait oublié de prendre sa voix fâchée.

— C'est ce que j'ai dit, ai-je murmuré.

— Alors aide-moi à les retenir.

Juliette s'est accroupie. Elle avait encore le bouchon dans une main. Elle l'a glissé dans sa salopette et a ouvert l'autre devant une graine.

Elle l'a ratée d'un doigt.

À l'éclair suivant, on a vu où elles allaient : toutes vers la chatière.

Flora a traîné un énorme pot de fleurs et leur a bouché le passage.

— Elles cherchent de la terre mouillée par l'orage. Ici, il n'y a que de la terre du robinet. Dehors, il n'y a presque pas de terre : il y a des dalles, un petit chemin et le canal. Si elles sortent, la pluie les emporte dans l'eau.

J'ai regardé par la vitre. Une graine avec quatre pattes de fil durerait là-dehors autant qu'un papier dans une flaque.

La chatière était bouchée. Mais maintenant elles étaient partout dans la cuisine, dans le noir, et dans une cuisine il y a cent endroits où se cacher : sous le frigo, derrière le seau, entre les pots, dans l'arrosoir et sous la table, où j'étais, la passoire de Flora sur la tête. Chez moi, quand il tonne, j'en mets une ; celle-ci pendait à un clou près de l'évier, et mes mains l'avaient décrochée toutes seules.

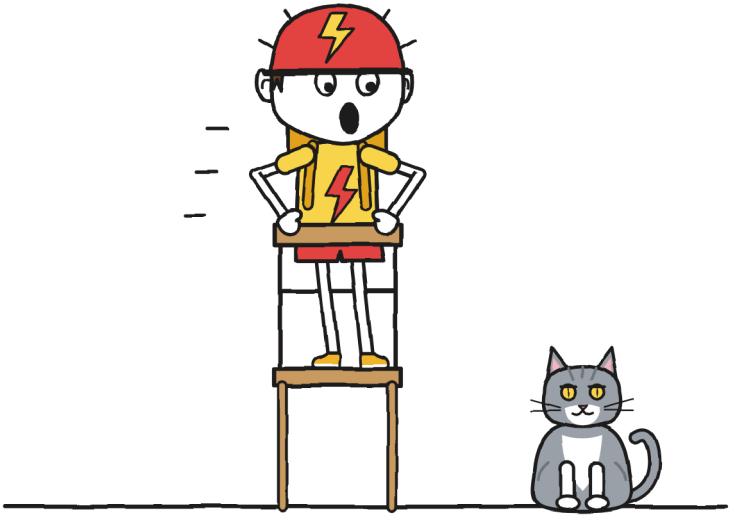
On a tout tenté :

1. Juliette a lancé un torchon sur une graine, s'est jetée dessus, a soulevé le torchon et dessous, il y avait… Tonnerre. MRRRIAOU ! Il est sorti du torchon comme sortent les chats de partout : hyper vexé, et à juste titre.
2. Tony en a poursuivi une à quatre pattes sous les chaises, et Tonnerre, qui ne sait pas ce qu'est un livreur, lui est monté sur le dos et y est resté, ravi du voyage. DÉGAGE !
3. Moi, sous la table, j'ai fait hic. Miette a fait hic, et sa flambée a immobilisé une graine à quarante centimètres de la main de Juliette, qui l'a attrapée. « Une ! ».
4. Flora a cloué sa lampe sur une autre et l'a ramassée avec le calme avec lequel on ramasse une prune par terre. « Deux ! ».

Tonnerre leur courait après, lui aussi. Il voit presque dans le noir. Nous, non. Pendant que nous, on butait contre les chaises et on s'excusait à tâtons, Tonnerre passait au milieu sans rien toucher, et on voyait bien qu'il jouait dans une autre catégorie.

Tony n'a pas peur des orages. Tony a peur des chats.

On l'a découvert quand Tonnerre est descendu de son dos et que Tony, au lieu de souffler de soulagement, est monté sur une chaise et y est resté debout, raide, casque sur la tête et les pieds le plus loin du sol que ses jambes le permettaient. Tonnerre s'est assis dessous, bien tranquille, et s'est mis à le regarder comme une vitrine.



— Mais ce n'est pas un chat ! lui a dit Juliette. C'est Tonnerre !

— ENCORE PIRE !

Je l'écris sans rire, parce que je n'en ai pas le droit. Tony avait sa peur montée sur une chaise, où tout le monde la voyait. La mienne était sous une table, avec une passoire.

Professionnel de sous la table. –].

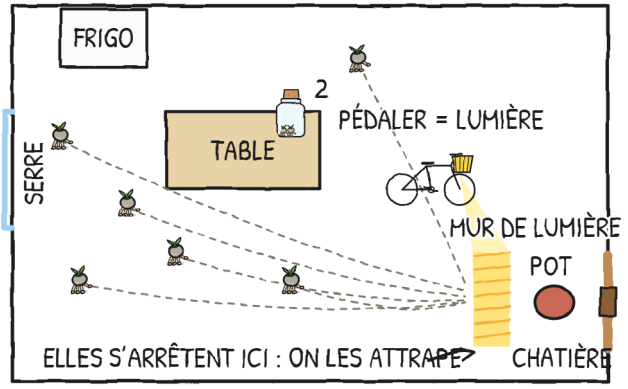


De là-dessous, à chaque éclair, je voyais tout le sol. Les graines tournaient entre les chaises, mais elles revenaient toujours pousser le pot de la chatière. Elles ne poussaient pas fort. Elles poussaient toujours.

Alors j'ai fait un plan.

Je l'ai dessiné par éclairs, un trait par éclair, le carnet appuyé sur le genou : la seule façon que je connaisse de penser vite. Un plan comme ça a les lignes tordues, mais les flèches vont toutes au même endroit, et c'était l'important. Devant la chatière, j'ai mis un MUR DE LUMIÈRE et, à côté, un vélo : PÉDALER = LUMIÈRE.

— Tony, ton phare s'allume quand tu pédales ?



— Bien sûr.

— Alors aujourd'hui, tu vas livrer de la lumière.

Flora a éclairé le plan. Juliette a passé la tête sous la nappe. Tony est descendu de sa chaise : pour son vélo, on descend de n'importe où.

On a mis le vélo sur sa béquille, avec le phare braqué sur la chatière. La dynamo d'ÉCLAIR est collée à la roue arrière : quand elle tourne, il y a de la lumière. Et Tony a pédalé.

Il a pédalé comme il n'avait jamais pédalé. Surtout quand Tonnerre lui est monté dessus.

Il faut le voir pour le comprendre, et c'est pour ça que je l'ai dessiné.



Un vélo qui n'allait nulle part, pédalé par quelqu'un qui aurait voulu être très loin. La lumière est sortie du phare, d'abord jaune et tremblotante, puis blanche et droite, et elle s'est plantée devant la chatière comme un mur. C'était mon MUR DE LUMIÈRE, en vrai, avec des gouttes de sueur.

Les graines arrivaient dans la lumière et s'immobilisaient, et nous, on les attrapait une à une et on les mettait dans le bocal. Trois. Quatre.

Je suis sorti de dessous la table et je me suis mis à quatre pattes à côté de Juliette, au bord de la lumière. Les graines posaient le pied sur la ligne et s'arrêtaient. Elles pesaient à peine plus qu'une bille. Il fallait refermer les doigts vite : dès que l'ombre les atteignait, elles recommençaient.

Tonnerre en a attrapé une avec la bouche, et Flora la lui a retirée du bout de deux doigts.

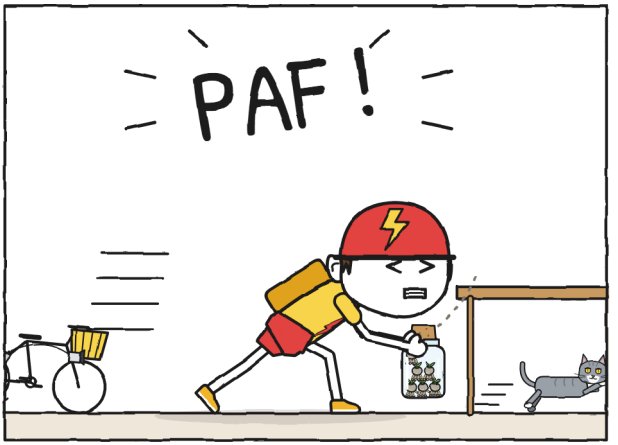
— Cinq ! a-t-elle dit.

Six.

Juliette a sorti le bouchon de sa salopette et Flora a fermé le bocal, en serrant bien le liège pour que les six ne se ravisent pas. Puis elle s'est baissée pour nous aider. C'est alors que Tonnerre a sauté sur la table et l'a fait tomber.

Je l'ai vu tomber du coin de l'œil, très lentement : le bocal, avec son bouchon de liège, qui faisait un tour entier en l'air. Et j'ai vu Tony lâcher les pédales, sortir du vélo tendu comme un

gardien de but et refermer les deux mains à vingt centimètres du sol. PAF !



— ÉCLAIR, a-t-il dit, allongé sur le carrelage, le bocal en l'air. En une seconde ou c'est gratuit.

Ça a été la livraison la plus rapide que j'aie vue de ma vie. Je le reconnais ici, dans le carnet, parce qu'à voix haute, ça ne m'est pas venu : ce qui m'est venu, c'est un hic.

Mais il avait arrêté de pédaler, et la lumière s'est éteinte. Et personne n'arrête Tonnerre : il a foncé vers la chatière.

Dans le noir : tic, tic, tic. Puis, croc : le pot, poussé par un chat qui voulait sortir et qui est sorti. Clac : la chatière. Et derrière, très vite, un autre tic, tic, tic, qui n'était pas Tonnerre.

Quand l'éclair est revenu, il ne restait qu'une graine au sol : Juliette l'a attrapée. Flora a débouché le bocal juste assez pour que la graine y entre et a resserré le liège. Sept.



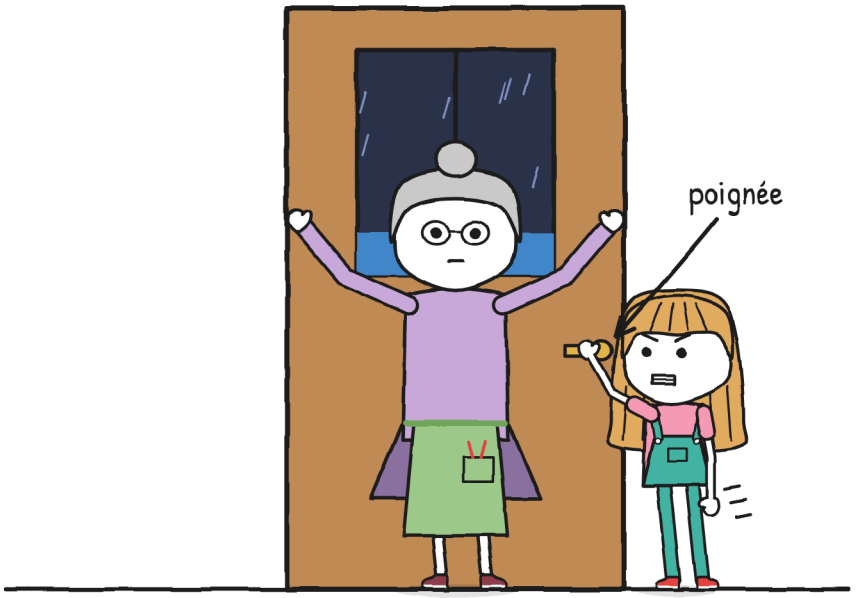
À ce même éclair, j'ai vu, à travers la vitre de la porte, le patio de dalles qui brillait sous la pluie, le petit chemin et, au milieu du petit chemin, une graine minuscule, arrêtée en plein pas, les petites feuilles pliées par l'eau. Puis la nuit est retombée. Et à l'éclair suivant, il n'y avait plus rien sur le petit chemin.

La huitième était partie par la chatière.



— Je vais la chercher ! a dit Juliette, la main déjà sur la poignée.

— Avec la foudre, personne ne sort de cette maison, a tranché Flora. Elle n'était pas d'humeur à discuter.



Flora s'est plantée devant la porte, le dos à la vitre, les bras écartés. Juliette a regardé par-dessus son épaule : le petit chemin, le canal, la pluie. Elle a serré la mâchoire.

Juliette n'a pas discuté. Mais elle n'a pas lâché la poignée non plus.

Un moment après, la chatière a fait clac. C'était Tonnerre, trempé pour la deuxième fois, le poil collé et l'air de n'avoir jamais déplacé un pot de sa vie. Il était seul. Sans la huitième. Flora a repoussé le pot devant la chatière du pied, au cas où, et lui, il est allé s'asseoir sous la table, comme si l'orage ne regardait que nous.

Personne n'a rien dit pendant un moment ; seulement moi, et ce que je disais, c'était hic. Dehors, le ciel s'est rallumé.

— Éclair… un éléphant, deux éléphants.

Brrroum.

— Deux, a compté Juliette. L'orage est encore tout près.

Elle l'a dit la main sur la poignée, en regardant la porte, pas nous. Deux éléphants, c'est moins d'un kilomètre. Une heure plus tôt, pour moi, ç'aurait été la pire nouvelle de la soirée ; maintenant, c'était la deuxième.

— Alors, on les plante, a dit Flora, avant que l'orage s'en aille. Et dans le noir.

— Avec la foudre ? a demandé Juliette, sans lâcher la poignée.

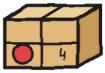
Flora a montré les gouttes qui montaient sur la vitre de la serre.

— L'enchantement tient. La foudre reste dehors. Nous, dedans.

On a regardé le bocal. Il y avait dedans sept graines, certaines avec leurs petites pattes collées au verre, comme si elles le mesuraient, et sur le verre tremblait le reflet de chaque éclair. Sept sur huit. Moi, qui compte les choses, je suis resté avec le chiffre : ce n'est pas huit, mais ce n'est pas zéro non plus, et ce soir-là, il m'a semblé qu'avec sept, on pouvait commencer.

— Dans le noir, a répété Flora en regardant Miette.

Et Miette, les yeux sur moi, *a* fait hic.



CHAPITRE 4

Hic

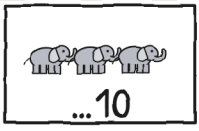
Flora nous a expliqué comment on plante un lampion, comme R. le lui avait appris, et je l'ai noté en appuyant bien fort sur le feutre : quatre étapes, et celle qui comptait le plus était la dernière, celle du délai.

COMMENT PLANTER UN LAMPION

1. 
Terre mouillée par l'orage.
(Celle du robinet ne va pas.)

2. 
Ouvrir le bocal sur la terre.
(Si tu l'ouvres avant, elles s'échappent.)

3. 
Tout dans le noir : toutes seules, elles s'enfoncent dans la terre.
(Si tu les enterres, elles ne poussent pas.)

4. 

Avant que l'orage s'en aille :
avec plus de dix éléphants,
elles ne se plantent plus avant la prochaine.

Jusqu'à dix éléphants, réveillées. À partir de onze, elles se rendorment. –].

Deux délais, donc : dix éléphants pour les graines ; une demi-heure après le dernier coup de tonnerre pour nous.

Flora éclairait le carnet pendant que j'écrivais. Elle disait les étapes par cœur. Je n'ai pas posé d'autre question sur R.

Entre l'étape 2 et l'étape 3, j'ai fait deux hics. Miette, deux flambées, et la cuisine s'est allumée deux fois comme un flash. Personne n'a rien dit ; à ce stade, Miette et moi, on était l'éclairage de la maison. Tonnerre, sous la table, écoutait comme si les étapes étaient pour lui.



Flora a ouvert la porte vitrée de la serre et est entrée la première. Miette était collée à mes bottes. Du moins, c'est ce que je croyais.

La serre est collée à la cuisine. Elle est longue et étroite, avec des étagères de pots le long des murs et, au milieu, le bac, une longue table pleine de terre, avec d'autres pots en dessous. De jour, ça doit être un endroit vert et tranquille. La nuit, par temps d'orage, le toit entier devenait blanc à chaque éclair.

Dans le toit, il y a une fenêtre qui ne s'ouvre jamais. Flora a tourné sa manivelle : la fenêtre est restée fermée, mais les gouttes peintes ont cessé de monter et se sont mises à descendre

le long de la vitre. Alors la vraie pluie l'a traversée et est tombée sur la terre du bac.

— Tout dans le bac. Pas une goutte par terre, a ordonné Flora, comme si la pluie était à elle.

Tout de suite, ça a senti la terre fraîchement arrosée.

Ces vitres n'existent que dans le livre. Pendant un vrai orage, pas de serre. Regarde la dernière page. –J.

— Terre mouillée par l'orage, a dit Flora. Maintenant, tout dans le noir. Et vite.



Juliette était restée à la porte avec le bocal entre les mains. Elle avait échangé la poignée contre le bocal, et elle le serrait pareil.

Alors on a entendu un bruit de pots qui s'entrechoquent, et sous le bac, tout au fond, sont apparus deux yeux jaunes, deux ailes qui tremblaient et, toutes les trois secondes, une petite flamme. Hic. Miette était déjà dedans : elle s'était glissée entre les pieds de Flora quand elle avait ouvert la porte.

Flora l'a tirée doucement. Miette s'est accrochée aux pots avec ses quatre pattes.

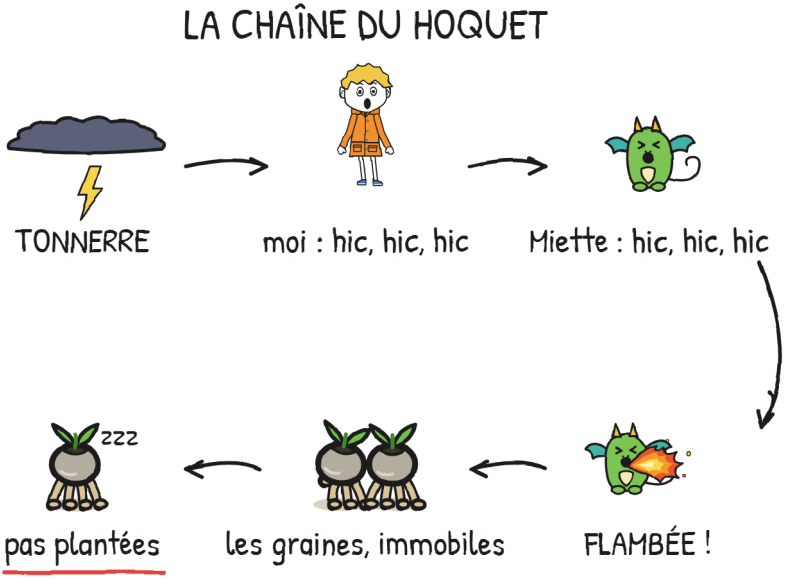
Un bébé dragon accroché à deux pots pèse, d'un coup, le poids de deux pots, et Flora, qui arrache les mauvaises herbes sans leur demander la permission, l'a lâchée et est restée à genoux, à la regarder.

Vera l'avait dit. Moi, je l'ai entendu. Toi, tu bombais le torse. —].

Et chaque fois que je faisais hic dans la cuisine, Miette s'allumait dans la serre : de l'autre côté de la porte, les pots s'éclairaient par en dessous. Hic : lueur. Hic : lueur. Comme la lumière du frigo, sauf que la porte, c'était moi, et que je ne savais pas me fermer.

Dans la cuisine, le hic aidait : flambée, graine immobile, graine attrapée. Là, il empêchait de les planter. Avec une flambée toutes les trois secondes, il ne faisait jamais noir assez longtemps. Entre le tonnerre et Miette, avec une passoire, il y avait moi.

Je l'ai dessiné pour comprendre.

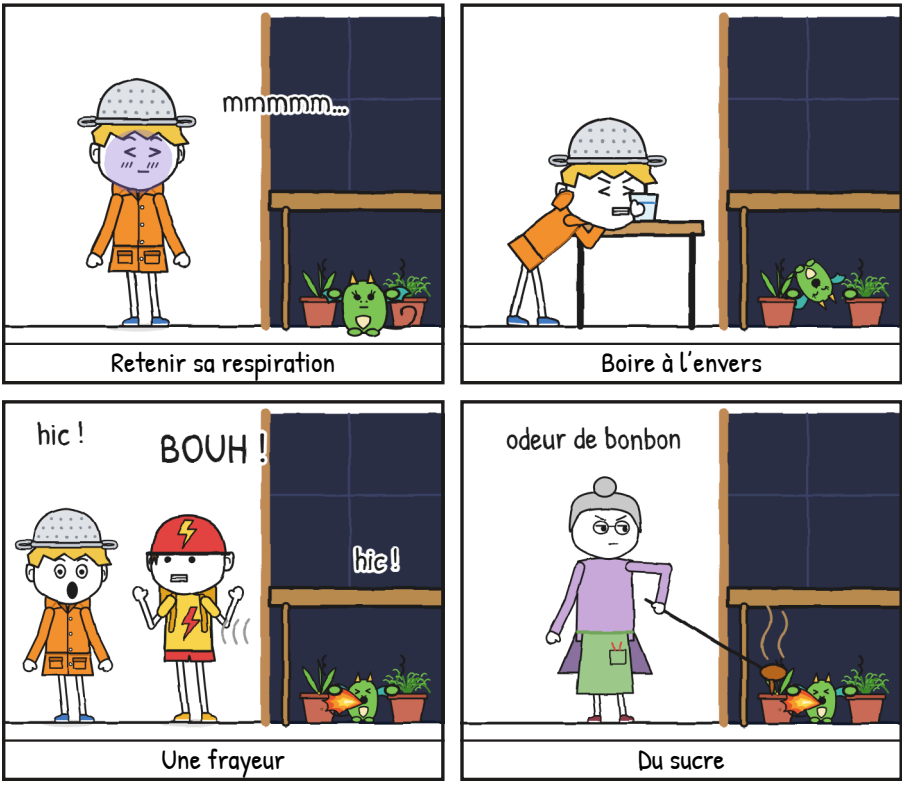


Il faut casser la chaîne. Le maillon le plus facile, c'est toi. Avec tendresse. –J.

On a essayé tous les remèdes contre le hoquet, avec Miette comme assistante : elle copiait le remède et, en prime, le hic.

Retenir sa respiration : moi, je suis devenu violet et elle, plus verte. Boire à l'envers : j'ai fini avec de l'eau dans le nez. La frayeur a été à la charge de Tony, qui a crié « BOUH ! » sans prévenir : la frayeur, je l'ai eue, le hic, je l'ai fait quand même, et la flambée de Miette a roussi l'éclair de son casque. Le dernier,

c'était une cuillère de sucre, idée de Flora : celle de Miette est devenue caramel avant d'arriver à sa bouche, et la serre a senti la fête foraine un bon moment.



— Quatre éléphants. Cinq.

Le tonnerre a grondé. J'ai serré les dents. Hic.

— Cet éclair est tombé plus loin, a dit Juliette.

Les sept graines tournaient dans le bocal. Elles ne trouvaient pas la sortie, et moi, je ne trouvais pas le moyen de me taire.

— Jusqu'à dix, ai-je dit. On peut encore.

À l'éclair suivant, Tony s'est mis à compter vite.

— Comme ça, ça ne compte pas, a dit Juliette.

Il a fermé la bouche. Flora attendait, sa lampe éteinte. Elle ne m'a pas dit de me dépêcher. C'était presque pire.

— Miette copie ta peur, a dit Juliette.

— Alors qu'elle copie autre chose, ai-je dit.

Hic. Flambée.

— Et si on la ramenait dans la cuisine ? ai-je demandé.

— Elle s'accroche. Tu l'as vu.

J'ai regardé la porte de la serre. Elle me semblait beaucoup plus loin qu'avant.

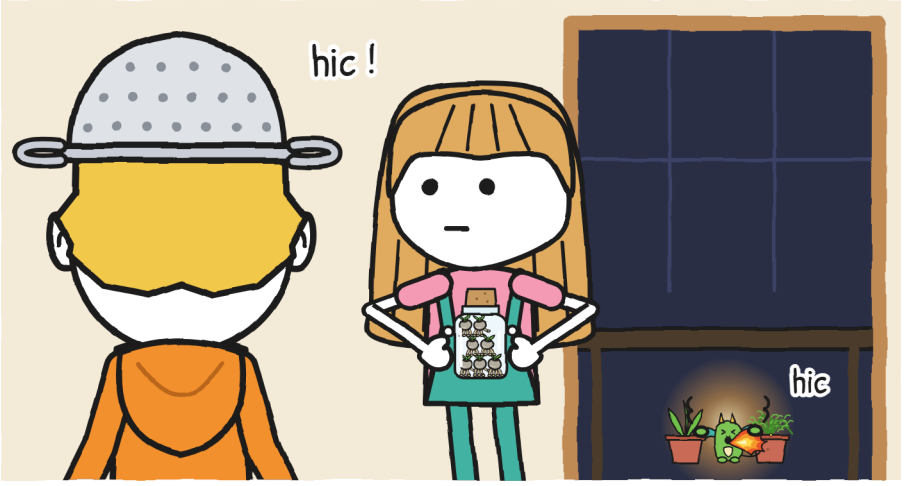
Juliette a baissé la voix.

— D'abord, reste avec elle.

J'avais un plan. Le problème, c'est qu'il ne servait pas à ça.

Mon plan pour qu'on ne voie pas que j'ai peur du tonnerre :

1. Dire que je les adore.
2. Ne pas faire hic.
3. ???



Le point 2, je l'ai raturé ce soir-là à force de hics, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus le lire. Le point 1 tenait toujours, mais plus personne n'y croyait, moi non plus.

Et le 3 ? –].

J'ai essayé. Pour de vrai.

Je me suis approché du seuil. Juliette s'est écartée avec le bocal pour me laisser de la place. Personne ne m'a poussé.

J'ai mis un pied dans la serre, très décidé, la passoire sur la tête et une main sur le cadre de la porte. Le pied est entré sans problème. Il est entré comme un pied entre dans la piscine en mai : le pied, oui ; le reste, on verra.

Un éclair a blanchi tout le toit. J'ai compté sans le vouloir : cinq éléphants.

BRRROUM !

Les vitres enchantées n'arrêtaient pas le bruit. Tout le toit a résonné comme un tambour. HIC ! Sous le bac : HIC !, et une flambée.

La chose suivante que je sais, c'est que j'étais de nouveau dans la cuisine, collé au frigo, la passoire enfoncée jusqu'aux sourcils. Je ne me souviens pas d'avoir marché. Mes pieds, comme mes mains, ont leurs propres habitudes.

Je suis resté contre le frigo, les mains froides et le cœur dans les oreilles. À deux doigts de ma tête, il y avait la photo de la promenade : une rangée de petites lumières que, pour l'instant, j'éteignais à coups de hics.



De la porte, j'ai regardé vers le haut, à travers le toit de verre. Et entre un éclair et le suivant, je les ai vus : les dragons de Vera, qui volaient au cœur de l'orage.

Ils étaient quatre. Trois énormes, bleu, orange et violet, qui passaient entre les éclairs comme si les éclairs étaient les lumières d'une piste ; et, parmi eux, un quatrième, rouge, plus petit. Ils volaient très haut au-dessus du toit, dans l'orage, là où ça tonne le plus, et ils n'avaient pas l'air pressés. Un éclair les dessinait en entier, blancs, avec chaque écaille ; puis il s'éteignait, et on savait qu'ils étaient toujours là parce que la pluie sur le toit se brisait en ombres.



C'est pour ça que Vera n'était pas venue avec nous : quand il y a de l'orage, ils sortent voler, et elle reste à la maison, à les surveiller jusqu'à ce qu'ils reviennent. J'ai regardé les dragons, puis le bac. Un jour, Miette volerait avec eux. Ce soir-là, elle était roulée en boule entre les pots, en train de me copier.

Eux, ils ne faisaient pas hic.

— Allez, chasseur, a dit Tony.

J'ai attendu la blague. Elle n'est pas venue. Tony m'a posé une main sur l'épaule.

J'ai enlevé la passoire et je l'ai donnée à Flora.

Flora l'a tenue par les anses comme un vrai casque. Je me suis passé la main dans les cheveux aplatis. J'avais la tête tout aussi lourde.

Et je suis entré.



Dedans, la pluie sonnait comme mille doigts qui tambourinaient en même temps. Je me suis glissé à quatre pattes sous le bac. Miette était là, roulée en boule, en tremblant exactement comme moi.

Ça sentait la terre mouillée. Je me suis accroupi à côté d'elle et j'ai serré mes genoux dans mes bras. Moi, je tremblais depuis le ventre ; elle, depuis les ailes. À nous deux, on faisait vibrer les pots.

J'ai essayé de compter. « Un éléphant, hic, deux élé..., hic ». Les hics s'incrustaient entre les éléphants. J'ai perdu le compte.

J'ai pensé à sortir. Mes jambes avaient déjà commencé.

Miette a serré les pots de ses quatre pattes.

Je suis resté.

BRRROUM ! J'ai fait hic. Miette a fait hic. La flambée nous a éclairés tous les deux.

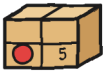
Elle avait ma tête. Avec des écailles.

On était deux chasseurs d'orages sous un bac.

Alors, de la porte, Juliette a parlé tout bas, sans rire :



— Compte sur moi.



CHAPITRE 5

Compte sur moi

Et on a compté. Elle depuis la porte, moi sous le bac, accroupi, avec Miette qui tremblait contre mon ciré.

Un éclair.

— Un éléphant. Deux éléphants. Trois. Quatre. Cinq. Six.

Brrroum.

— Six : environ deux kilomètres, a dit Juliette. Cet éclair est tombé plus loin. On reste à l'abri.

Cette fois, je savais que le tonnerre était arrivé au six. Sans compter, ç'aurait été un coup de tonnerre de plus. Compter m'avait donné quelque chose à faire en attendant.

Miette tremblait toujours contre mon ciré.

J'avais déjà essayé la passoire. Et l'eau. Et sortir de la serre. Et y rentrer.



— J'ai peur du tonnerre.

Je l'ai dit en direction des pots. Juliette m'a entendu quand même.

— Je sais. Tu l'as dessiné ce matin, quand tu as dit que tu étais chasseur d'orages. Je t'attendais.

Juliette m'avait déjà dit que Miette copiait ma peur. J'avais cherché autre chose à réparer : le hoquet, les pots, la porte.

Cette fois, je n'ai pas dit « mais ».

Je ne lui ai pas dit merci à voix haute. Je le lui laisse ici.

Lu. De rien. —J.

— Moi, j'ai peur des chats, a dit Tony.

Tonnerre dormait sur ses genoux. Tony n'a pas bougé les mains.

— Et moi, ce qui me fait peur, c'est d'attendre quelque chose qui n'arrive pas, a dit Flora. C'est pour ça que j'ouvrais le bocal tout de suite.

Et moi, les passerelles. Ça, vous le saviez déjà. –J.

Personne n'a ri.

Dehors, il pleuvait toujours autant. Miette était toujours contre mon ciré. Sous le bac, je n'étais plus seul.

J'ai respiré lentement, comme sur la passerelle. Inspire. Expire. Miette a respiré avec moi. Quand elle a cessé de trembler, mes mains aussi se sont un peu desserrées.



Un éclair. On a compté ensemble jusqu'à neuf. Brrroum. Tony, depuis sa chaise, a fait « undeuxtrois » à voix basse et s'est arrêté au trois, où il s'arrête toujours. Tonnerre ne s'est même pas réveillé.

Et je n'ai pas fait hic. Ni avec ce coup de tonnerre ni avec le suivant.

J'ai attendu le hic et il n'est pas venu. Miette a penché la tête. Pour la première fois de toute la nuit, la serre est restée sombre le temps qu'il fallait.

— Maintenant ! a chuchoté Flora.

Juliette est entrée sur la pointe des pieds, dans le noir. Depuis dessous le bac, accroupi, j'ai entendu passer ses baskets devant moi, lentement, l'une devant l'autre, comme si le sol de la serre était une passerelle. Elle a posé le bocal sur la terre mouillée et l'a débouché. Le bouchon a fait un petit pop, de ceux qui demandent pardon ; rien à voir avec le POP ! de la cuisine. Puis elle est retournée à la porte sans bruit, sans courir, le pied immobile.

Cette fois, j'ai ouvert le bocal à temps. Pour info. —J.

Tic, tic, tic. Dans le noir, quelque chose sortait du bocal.

On ne voyait rien : on entendait. Sept petits bruits de pattes de racine qui descendaient le long du verre et marchaient sur la terre mouillée, un tic pour chacune, un peu plus lent que la pluie. Je crois que c'est le plus petit bruit que j'aie entendu de ma vie, et je n'ai jamais rien écouté avec autant d'attention, pas même la

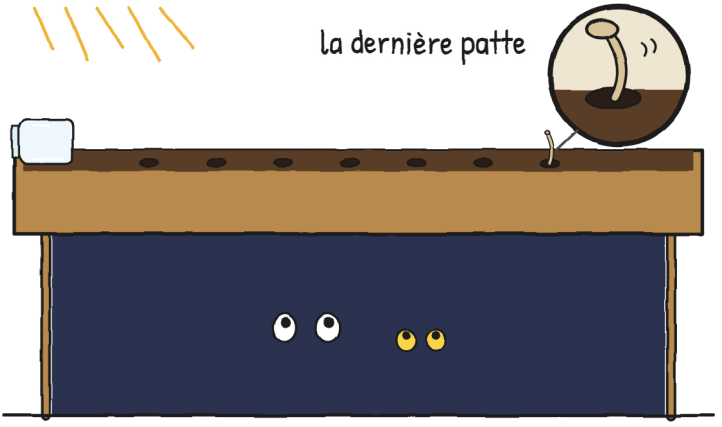
coquille de l'œuf de Miette en train de se fendre il y a deux samedis.

Un éclair, très loin. On a compté sans voix, du bout des lèvres, Juliette à la porte et moi sous le bac : un éléphant, deux, trois… sept éléphants, huit, neuf, dix… Brrroum.

Dix. Un éléphant de plus et les sept se seraient rendormies sur la terre jusqu'au prochain orage. Dix, c'était le dernier qui comptait.

Avec l'éclair suivant, on l'a vu :

Le bocal était vide, couché à un bout du bac. Dans la terre, il y avait sept petits trous en rangée, comme ceux d'une flûte, et dans le dernier dépassait encore une petite patte de racine qui finissait d'entrer : la dernière.



Ensuite, le noir est revenu, et à l'éclair suivant, la petite patte n'était plus là.

Puis, un moment de rien. Nous seuls, dans le noir, à regarder un bac de terre.

Flora avait les mains jointes devant la bouche. Tony ne bougeait pas, à cause du chat. Juliette, pour une fois, non plus. Miette et moi, on respirait en même temps.

Et alors la première s'est allumée.

Ça a été une petite lumière au milieu du bac, verte et dorée, de la taille de la flamme d'une bougie, et elle sortait de la terre. Elle a grandi. Elle est montée le long d'une tige fine, comme le jus monte dans une paille, et en haut s'est ouverte une fleur ronde et fermée, en papier fin, avec la lumière dedans. Puis la deuxième s'est allumée. Après, je n'ai plus pu les compter dans l'ordre, parce que celles qui restaient se sont allumées presque en même temps, comme les lampadaires d'une rue quand la nuit tombe.

Sept lampions. Chacun avec un petit morceau d'éclair dedans.

Ce n'était pas de la lumière d'éclair. Un éclair te rend toute la serre blanche le temps de rien du tout et te laisse pire qu'avant. Celle-ci était jaune, avec un peu de vert, et elle restait : un éclair immobile, un éclair qui avait appris à attendre. Elle éclairait juste ce qu'il fallait : la terre, les tiges, les visages. Flora, les mains sur la tête. Juliette, la bouche ouverte et rien dedans à dire. Tony, Tonnerre dans les bras, sans savoir comment le chat était arrivé là. Et Miette et moi, tout juste sortis de dessous le bac. Miette regardait, la bouche ouverte, comme moi. Elle ne copiait plus ma peur. Elle copiait ça.



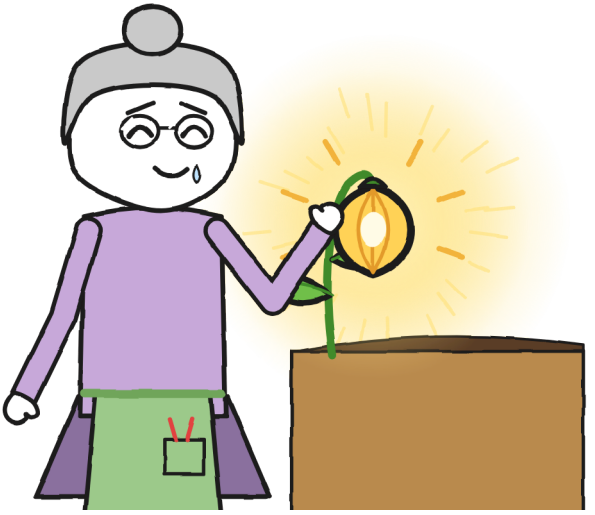
Très loin, il *a* de nouveau tonné. Juliette *a* compté par habitude, à voix basse, et elle *a* perdu le chiffre en chemin.

Flora n'a rien dit pendant un long moment. Puis elle a touché l'une des fleurs du bout du doigt, doucement, comme on touche quelque chose qui t'attendait depuis très longtemps.

— C'était comme ça, la promenade, a-t-elle dit.

Elle l'a dit à la fleur. Sur la photo du frigo, il y avait une lumière comme celle-là, et une autre, et une autre, jusqu'à la passerelle.

Les lunettes de Flora se sont embuées. Je ne vais pas écrire qu'elle a pleuré. Je le dessine, ce qui n'est pas pareil : Flora n'est pas de celles qui pleurent, elle est de celles qui arrosent.



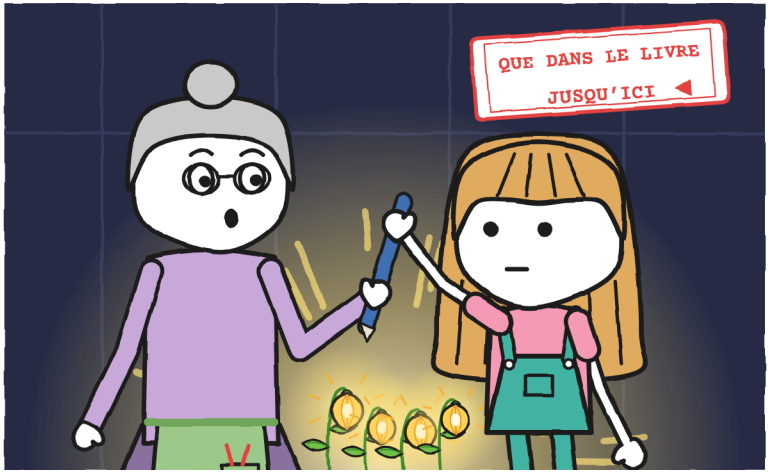
J'en ai touché un aussi. Miette aussi, d'une patte, avec beaucoup de précaution. Il était tiède, comme la pierre de soleil du nid de Miette, qui garde la chaleur de la journée. Celui-ci gardait autre

chose, et le gardait tout aussi bien. Les fougères de Flora, d'ailleurs, étaient restées intactes.

Flora a tourné la manivelle. Les gouttes peintes sont remontées et il a cessé de pleuvoir sur le bac. Puis, là même, parmi les lampions, elle a sorti un stylo pour signer.

Il était bleu. Je n'ai même pas eu le temps de regarder s'il s'effaçait ou non, parce que Juliette avait déjà la main dessus.

— Pas encore, a dit Juliette, et elle lui a arrêté la main. Il en manque une. La huitième. Elle est partie par ma faute : j'ai ouvert le bocal avant l'heure.



Juliette attendait cette signature toute la journée. Elle venait de l'arrêter avec deux doigts.

Flora est restée avec le stylo en l'air. Puis elle l'a rangé.

— D'accord, a-t-elle dit.

On est retournés dans la cuisine un par un, les sept lampions allumés derrière la vitre. Une fois dans la cuisine, Flora s'est plantée devant nous :

— Le patio reste fermé. On ne sort pas tout de suite.

Personne n'a discuté.

Juliette a décollé l'étiquette de la boîte, lentement, pour ne pas la déchirer, et l'a rangée dans la poche de sa salopette, comme on range une clé.

Si on livre, on livre en entier. —].



On a attendu dans la cuisine jusqu'à ce que Juliette n'ait plus d'éclairs à compter.

Douze éléphants. Seize. Vingt et un, et un tonnerre qui n'était plus un tonnerre, mais un bruit de meuble traîné deux étages plus haut. Puis le ciel s'est allumé une dernière fois derrière les nuages, et Juliette a compté jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'éléphants et que rien ne vienne. La pluie a cessé à la fenêtre. L'orage était parti. Malgré ça, Flora nous a gardés à l'intérieur une demi-heure de plus, comptée depuis le dernier coup de tonnerre. C'était la règle de Juliette, et cette fois, c'est elle qui a dû l'appliquer, les dents serrées.

Flora a ouvert la porte de derrière. Le patio était mouillé et immobile, les dalles luisantes, et entre les nuages il y avait des

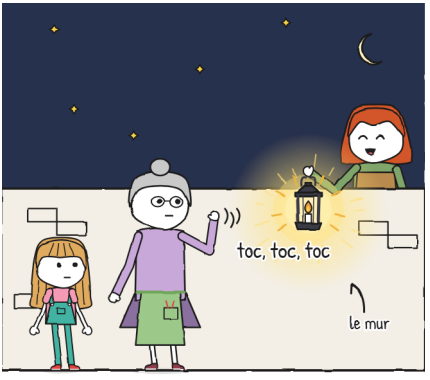
étoiles, peu, de celles qui sortent voir ce qui s'est passé. Juliette est restée sur le seuil, et moi à côté d'elle.

La huitième était toujours là-dehors. De chez Flora, on ne voyait pas la passerelle : le mur de la promenade la cachait. Si elle n'avait pas trouvé de terre à temps, ce serait déjà un caillou de plus. J'ai pensé à la pluie qui descendait vers le canal et j'ai cessé de regarder l'eau.

Et il restait le délai habituel : sans la signature de Flora, à l'aube, le n° 2 retournerait en volant sur son étagère. On avait jusqu'au lever du soleil.

— On va la chercher, a dit Juliette.

Juliette avait de nouveau la main sur la poignée. Maintenant, la porte était ouverte.

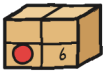


Flora a regardé la nuit un long moment. Puis elle a frappé trois coups sur le mur du patio, celui de la Maison des Dragons,

comme l'avait dit Vera. Toc, toc, toc. Du bout des jointures, sans se presser.

Au-dessus du mur, de l'autre côté, la lumière d'une lanterne s'est allumée.

— Cette fois, a-t-elle dit, vous n'irez pas seuls.



CHAPITRE 6

La huitième

On est partis avec deux adultes, une lanterne et un vélo. Avant, Flora avait appelé chez moi et chez Juliette : « Je vous les ramène ce soir, et ils ne seront pas seuls. »

Ça a été la première sortie de ma vie qui s'est faite avec une liste :

- Vera, avec sa lanterne.
- Flora, avec sa lampe.
- Tony, avec le vélo, qu'il poussait pour que la dynamo donne de la lumière.
- Juliette, avec le bocal vide et l'étiquette dans la poche de sa salopette.
- Et moi, avec Miette dans mon ciré, la tête dehors.

Vera est arrivée par la rue une minute après les coups, les cheveux roux humides et la lanterne levée. Elle s'est placée devant nous sans demander qui avait perdu quoi.

Miette et moi, on ne tremblait plus.

On a cherché dans le patio, sur le petit chemin, au bord du canal.

Flora a examiné les dalles avec sa lampe. Tony a longé la bordure en poussant le vélo. Juliette a touché les pierres de la promenade au cas où l'une serait tiède. Miette et moi, on a regardé sous chaque touffe. Rien.

Une graine endormie, de nuit, c'est un caillou de plus. Et une promenade a énormément de cailloux : je l'ai découvert ce soir-là, à genoux, à côté de Juliette. Tous avaient l'air d'une graine endormie. Aucun n'en était une.

Tony a cherché comme il livre : toute la promenade en dix minutes, aller et retour, puis encore une fois.

La lumière de la lanterne remplissait de reflets les pierres mouillées. Alors j'ai pensé : un lampion qui vient de pousser brillerait peu. On cherchait une petite lueur avec nos trois lumières allumées : elles l'avalaient.

— Éteignez tout ! ai-je dit.

Personne n'a demandé pourquoi. Tony a freiné net, et la lumière du vélo s'est éteinte (ÉCLAIR ne s'arrête jamais). Vera a baissé la flamme de la lanterne jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Flora a éteint sa lampe. Pendant un moment, il n'y a eu aucune lumière sur toute la promenade.

Et dans l'obscurité, au bout de la promenade, on a vu une petite lumière.

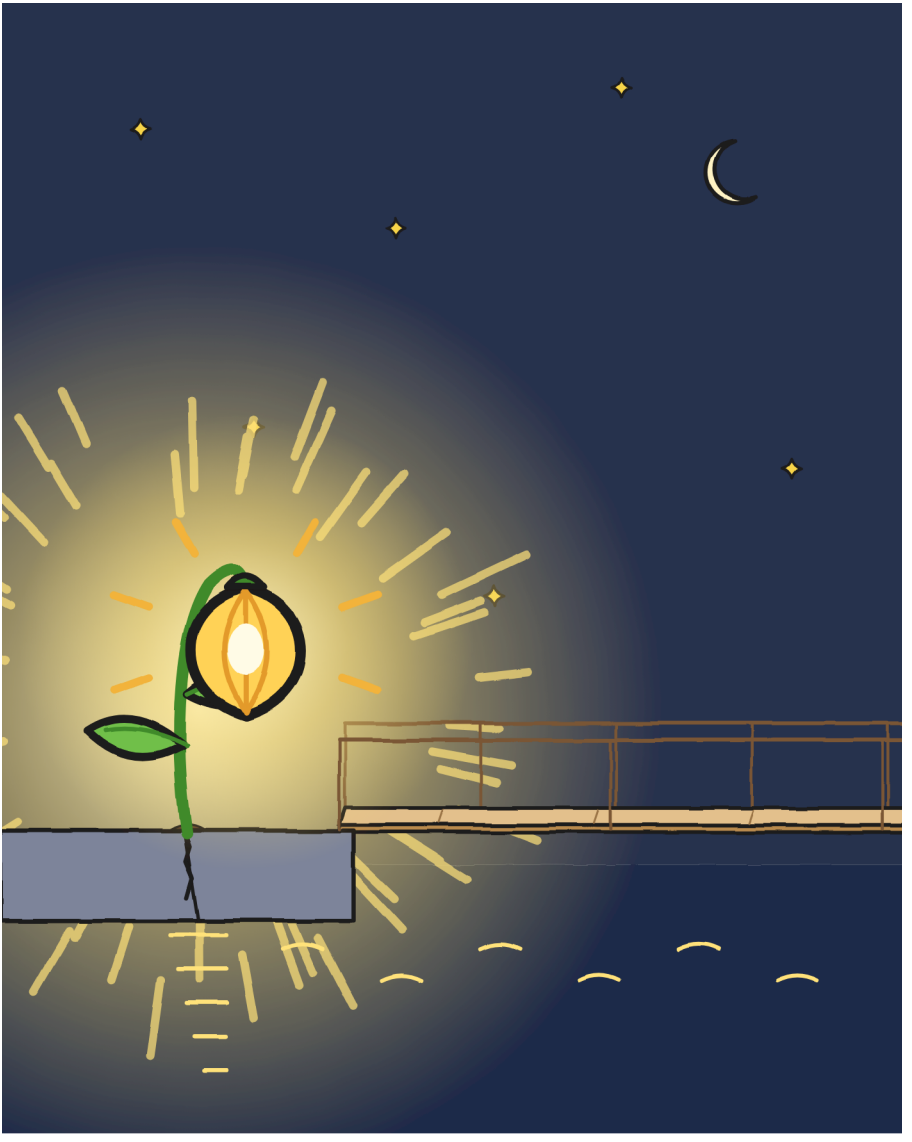
Elle était au pied de la passerelle.



Juliette s'est mise en marche vers elle. Les autres ont suivi.

La pluie avait entraîné la huitième par le petit chemin jusqu'à la promenade, et elle s'était coincée dans une fente entre deux pierres, une de ces fentes où il y a toujours un doigt de terre et une herbe que personne n'a plantée. Là, elle s'était plantée toute seule. De loin, une petite lumière. De près, elle éclairait tout.

Elle avait la tige tordue et la même lumière que les sept de la serre. Elle éclairait le début de la passerelle et un petit bout d'eau.



Juliette a regardé la passerelle. Avec de la lumière, elle avait l'air autre : plus courte, plus large, plus faite de bois que d'eau. Cette fois, on voyait où elle finissait.

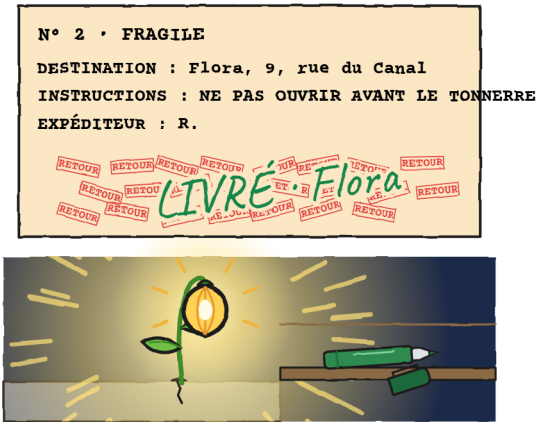
Elle a posé un pied sur la planche. Un seul. Puis elle l'a retiré. Ce n'était pas un pas, c'était un essai, mais le pied est resté un moment bien planté, avec la lumière de la huitième dessous, et personne n'a rien dit. Moi, je n'ai pas dit « pas » : cette fois, elle voyait le chemin.

De loin, elle ne me fait plus peur. De près, presque plus. —].

— Celle-là reste ici, a dit Flora. Elle a choisi sa place.

Juliette a sorti l'étiquette et son feutre vert. Flora l'a appuyée sur le bord de la passerelle et a signé à la lumière de la huitième.

Au-dessus des vingt-trois tampons RETOUR est resté écrit, en vert : LIVRÉ · Flora.



Quand on s'est dit au revoir, à sa porte, Flora m'a donné sa passoire.

— Garde-la. Pour le prochain orage.

Puis elle a ajouté :

— Dis à Mara qu'il était temps.

Elle me l'a tendue par les anses, comme un vrai casque. Elle n'a pas dit « s'il y a un autre orage » : elle a dit « le prochain », comme on dit le prochain samedi. Maintenant, elle est accrochée à la poignée de ma fenêtre, au-dessus des cartons, qui sont toujours fermés. C'est la première chose de cette chambre qui n'est pas arrivée dans un carton.

Du message, je n'ai rien pu demander : Flora a fermé la porte avant que j'en aie le temps. La fiche de R. est restée comme ça :



6. Personne ne dit son nom. Ça aussi, c'est une piste. –].



Vera a déposé Miette dans son nid, endormie avant d'arriver, sur mon pull rayé, qui est resté là depuis deux samedis et sent déjà plus elle que moi. « Son premier orage », a-t-elle dit, et elle l'a bordée jusqu'au menton. Elle dormait la bouche un peu ouverte, comme moi, d'après ma mère. De l'orage, elle ne se souviendra pas. Pour ça, elle a ce carnet.

Ensuite, elle nous a ramenés à la boutique dans sa camionnette, avec le vélo de Tony couché à l'arrière, par le pont routier : le Grand Pont était déjà levé. Juliette s'est assise du côté de la vitre qui donnait sur le canal et a regardé l'eau en face

pendant tout le pont : elle cherchait quelque chose. Et on le voyait. Tout au fond, au pied de la passerelle, minuscule, il y avait une lumière. Une. Dans un canal qui n'en avait plus aucune depuis des années.

La boutique était dans le noir. Pas seulement sans lumière : dans le noir complet, jusqu'à l'enseigne ; le peu qu'on voyait venait du lampadaire de la rue. Vera nous a déposés devant la porte et est retournée auprès de ses dragons, qui, après un orage, a-t-elle dit, mettent du temps à s'endormir. Mara n'était pas au comptoir.

Elle était dessous.

On s'est penchés tous les trois par-dessus le comptoir, Juliette, Tony et moi, en file, le menton posé sur le bois, et là-bas, dans le creux, il y avait Mara : enveloppée dans une couverture jusqu'au cou, les cache-oreilles sur les oreilles et une casserole sur la tête, et le chapeau sur la casserole, parce que Mara n'enlève pas son chapeau, même pour ça. Elle serrait la grenouille en caoutchouc dans ses bras. Ma grenouille. Celle qui n'était à personne. Maintenant, je sais pourquoi Mara la voulait.

— C'est passé ? a-t-elle demandé.

Je connaissais cette voix. C'était la mienne quand je parlais depuis sous le lit.

— Il y a un bon moment, a dit Juliette.

Mara était toujours là : couverture, cache-oreilles et casserole.

Elle avait apporté le colis vingt-trois fois. Jamais pendant un orage.

Ce matin-là, elle avait déjà tout préparé au bout du comptoir : la couverture, les cache-oreilles, la casserole. Moi, je l'avais vu, et je m'étais mis à regarder le colis.

« Des choses à faire ici ». Ben voyons. — J.

J'ai transmis le message de Flora.

Mara n'a pas demandé quelle Flora, ni quelle heure, ni l'heure de quoi. Elle a enfoncé la casserole jusqu'aux sourcils, ce qui se rapproche le plus de rougir quand on a une casserole sur la tête, et dessous, il m'a semblé voir un sourire de ceux qu'elle n'utilise plus, celui de la vieille photo des deux jeunes sorcières, celle de l'autocollant, qui est accrochée derrière le comptoir. Mara et Flora se connaissent, et pas seulement de vingt-trois livraisons. Je ne sais pas d'où ; ça va dans la liste de questions pour un autre samedi, qui en est déjà à sa deuxième page.

— Moi aussi, j'ai peur du tonnerre, lui ai-je dit.

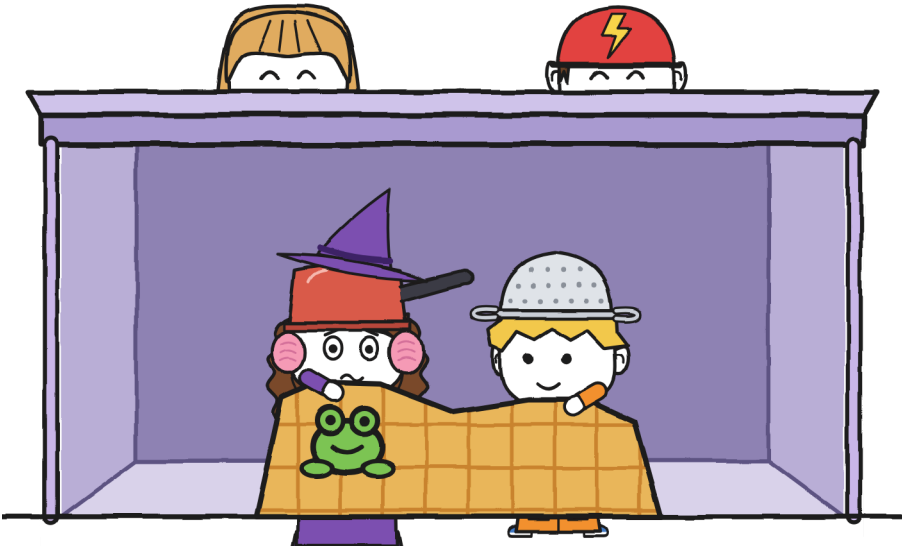
La première fois, sous le bac, ça m'avait coûté un orage entier. La deuxième m'est sortie toute seule, comme un hic.

Mara n'a rien dit. Elle a soulevé la couverture.

J'ai mis sur ma tête la passoire, que je n'avais pas lâchée depuis la porte de Flora. C'est pour ça qu'on me l'avait donnée. Et je me suis glissé sous le comptoir avec elle.

On avait notre place.

Mara avait la casserole ; moi, la passoire. Elle serrait toujours la grenouille. Au-dessus du comptoir, on voyait dépasser Juliette et Tony. Aucun des deux ne riait.



On est restés comme ça jusqu'à ce que Mara se remette, ou jusqu'à ce que mon pied s'endorme, ce qui revient au même. Quand elle est sortie, elle a allumé la lumière, et Juliette a posé l'étiquette sur le comptoir, à côté du tampon : vingt-trois RETOUR et, par-dessus, LIVRÉ · Flora. Mara l'a lue sans la toucher, longtemps, comme elle avait lu celle du n° 1. Puis elle a regardé le bout du comptoir, où il n'y avait plus de couverture, et elle est allée chercher une caisse.

Elle a posé pour Tony une caisse de livraison à l'envers, près des tabourets.

— Pour l'instant, a-t-elle dit.

« Pour l'instant », chez Mara, ça pouvait durer longtemps.

Tony s'est assis. La caisse était si basse que ses genoux touchaient presque son menton. Il est resté.

Juliette lui a passé le feutre vert.

Sur son sac, après « sauf orage », Tony a ajouté deux mots :

« et chats ».



Maintenant, les petits caractères disent la vérité. —J.

Ensuite, Juliette est montée sur mon tabouret bleu, le plus près du mur, a barré le 19 du panneau et a écrit à côté un 18, plus grand, avec l'envie de le barrer lui aussi.

J'ai arrangé mon plan. Pour le tonnerre :

1. Compter des éléphants.
2. Avec quelqu'un.
3. Si je fais hic, ce n'est pas grave.



Et ne dis pas que tu es chasseur de quoi que ce soit. –].

On était en train de fermer quand une clochette a sonné.

Tilin.

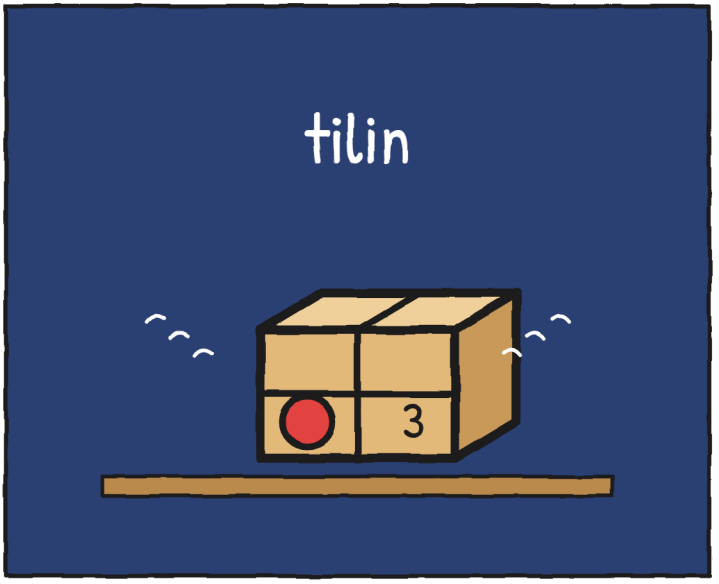
Elle ne venait pas de la porte. Elle venait de l'étagère des retours : le n° 3, à côté des deux trous.

Je me suis approché pour lire l'étiquette.

N° 3 · POUR TONINOU.

Tony est devenu de la couleur de son casque.



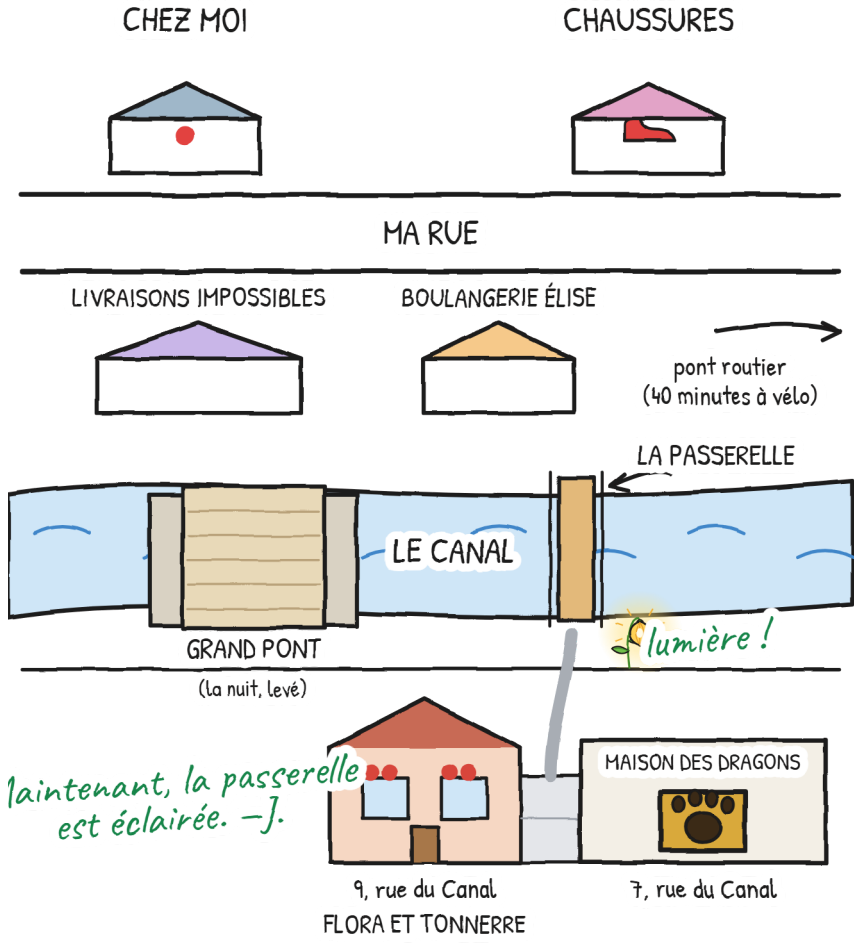


Qui envoie des colis à Tony ? –].

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 3

(bientôt)

LE QUARTIER (version 2)



UNE HISTOIRE, SIX TAILLES

Ce livre existe en six tailles, de 3 à 16 ans, et en plus de 20 langues. XXS, XS, S, M et L racontent l'histoire page par page, avec les mêmes dessins et de plus en plus de nuances. La XL est le roman : la même histoire, avec de la place pour tout ce que Gus pense et ne dit pas.

Niveaux du CECRL indicatifs : XXS, pre-A1 · XS, A1 · S, A2 · M, B1 · L, B2 · XL, B2–C1.

Chacun dans sa taille. Même orage. —J.

FAMILLES ET ENSEIGNANTS

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com
(avec les activités de la taille L)

ORAGE POUR DE VRAI : QUE FAIRE ?

1. Si tu entends le tonnerre, même au loin, rentre à la maison : la foudre peut déjà t'atteindre.
2. À l'intérieur, avec un adulte, loin des fenêtres, des portes et des vitres. Ni serre, ni pont, ni arbre, ni eau.
3. Ne sors pas avant une demi-heure après le dernier coup de tonnerre.
4. Compter les éléphants sert à savoir si un éclair est tombé près ou loin, et à te calmer. Ça ne sert pas à savoir quand sortir.

COMPTE TON ORAGE

puis l'intérieur de la maison : compte les éléphants entre l'éclair et le tonnerr

Éclair	Éléphants	Kilomètres (1 pour 3, env.)	Cet éclair, plus près ou plus loin ?
1	15	5	–
2	9	3	plus près

Le tonnerre te donne le hoquet ? Compte les éléphants. Et compte avec quelqu'un. –].